

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 2. — FÉVRIER 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Les Bibles (*suite*), E. GRIMARD, p. 65. — Causeries sur l'Évolution de l'Idée Religieuse (*suite*), SENEX, p. 78. — A propos d'hypnotisme, RUFINA NÖGGERATH, p. 84. — Le Surnaturel Expérimental, E. W. (*suite*), p. 91. — Qu'est-ce que la médiumnité, ROUXEL, p. 97. — Expériences du Cercle Allan Kardec, p. 104. — Eusapia Paladino, L. CHEVREUIL, p. 108. — Batailles de l'Idée, Lydie MARTIAL, p. 116. — Nécrologie, JOSEPH D'ALORNE, p. 122. — Communiqué. — Avis, p. 123. — Bibliographie, p. 126.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

AVIS IMPORTANT

Un certain nombre de nos lecteurs ayant oublié de nous envoyer le montant de leur abonnement 1907, nous les prions instamment de nous le faire parvenir avec celui de l'année 1908 pour éviter les recouvrements onéreux par la poste.

Tous les abonnements de journaux et revues se paient à l'avance

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un mandat-poste à l'ordre de M. Paul Leymarie.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. — Les abonnements français (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.*



NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 2.

1^{er} FÉVRIER 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

(Suite) (1).

Telle est la légende de Krishna reconstituée dans son ensemble organique et replacée dans le cadre de l'histoire. Nous avons, en quelques mots, raconté sa vie. Nous avons parlé de sa mort, de ses funérailles, de l'incinération de son cadavre, en nous servant de la terminologie habituelle à ceux qui croient à la cessation possible de la vie... Mais nous savons ce qu'il faut en penser, alors surtout qu'elle s'applique à celui qui, plus que tout homme au monde, a été l'apôtre de l'immortalité, le glorificateur de cette vie dont

(1) Voir les *Revue*s d'Août à Décembre 1907 et Janvier 1908.

il a si éloquentement et si énergiquement défini l'éternelle, l'immuable et absolue indéfectibilité.

Faut-il, avec nombre de savants européens, ne voir dans cette légende qu'un conte plaqué sur un mythe solaire et assaisonné d'un peu de philosophie mystique ? Non, répond Ed. Schuré. Ce n'est pas ainsi que se fonde une doctrine qui dure des milliers d'années, enfante une merveilleuse poésie, plusieurs grands systèmes éthiques, et résiste à l'attaque formidable du bouddhisme, aux invasions mongoles, mahométanes, à la conquête anglaise surtout, et conserve, jusque dans sa décadence profonde, la marque et le souvenir de son origine d'immémoriale antiquité.

N'oublions pas qu'il y a toujours un grand homme, plus encore, un Instructeur, un fondateur, au début de toute institution civilisatrice. En considérant le rôle dominant du personnage de Krishna dans la tradition religieuse, ses côtés humains, d'une part, et de l'autre, le caractère divin que lui confère son titre d'Avatar de Vishnou, force nous est de croire qu'il fut le créateur d'un culte spécial et primesautier qui donna au brahmanisme sa vertu et son prestige.

Maintes fois ont été faits des rapprochements comparatifs entre Krishna et Bouddha. Certes, il serait injuste de méconnaître la grandeur de ce dernier qu'illustra sa charité sublime et à qui sont dues la réforme morale qu'il opéra dans les mœurs de ses contemporains, en même temps que la révolution sociale qu'amena la suppression qu'il fit des castes ossifiées, mais l'on est contraint, d'autre part, de constater qu'il n'a rien ajouté à la doctrine ésotérique des brahmanes. Il en a bien divulgué certains principes, mais sa psychologie ne diffère guère de la leur bien qu'elle suive un chemin différent, de telle sorte que la doctrine bouddhique fait presque double emploi d'une part avec la philosophie de Pythagore faisant mention de la réincarnation et de l'évolution des âmes, d'autre part avec les enseignements du Christ promulguant pour l'Occident comme pour l'Orient, la loi de fraternité universelle.

Tout autre est le personnage de Krishna. Est-il besoin de retracer le rôle qu'il a joué comme Instructeur, lui qui nous a donné la *Bhagavad-Gita*. Il n'a pas été seulement le guide spirituel d'Arjuna, mais bien l'instructeur de tout cœur humain en mesure de comprendre un enseignement spirituel. « O Arjuna, dit-il à son disciple, je suis l'instructeur et c'est le mental qui est mon élève. » En d'autres termes, l'instructeur de tout homme dont l'esprit, par suite d'un développement préalablement acquis, est capable de bénéficier d'un enseignement spirituel.

Est-il nécessaire de spécifier d'une façon plus catégorique encore, que nous ne l'avons fait jusqu'ici, que le caractère vraiment universel de la doctrine de Krishna nous est prouvé par le fait qu'elle renferme les deux principes

réorganisateurs de toute religion et de toute philosophie ésotérique, savoir la doctrine fondamentale de l'immortalité de l'âme et de son évolution que seules peuvent rendre possible ses réincarnations progressives. C'est là qu'est la clef de voûte du plan de la création dans son ensemble comme dans ses détails. N'est-ce pas l'Avatar Krishna qui, pour la première fois, nous a révélé qu'existe dans l'homme la trinité des attributs divins : la bonté, l'amour, la justice et que c'est en raison de cette glorieuse investiture, qu'il peut devenir son propre rédempteur par le don de soi, c'est-à-dire le sacrifice qu'il peut faire de son égoïsme et de sa matérialité. C'est par Krishna qu'a été faite cette révélation inouïe que le Verbe divin est partie intégrante de l'organisme psychique de l'homme... et cette révélation, il ne l'oubliera plus ; elle le hantera désormais dans son pèlerinage terrestre, si bien que toutes les religions en ont conservé, manifesté et consacré le glorieux souvenir.

Après Krishna, on le retrouve dans les cultes les plus élémentaires ; partout rayonne l'antique dieu solaire qui, sur tous les autels d'Asie, d'Afrique et d'Europe, symbolise l'irradiation du Verbe divin dont l'homme se sent le possesseur, mais possesseur frémissant qui n'ose croire à cet exorbitant privilège.

De là, ces multiples incarnations de la Lumière divine en des dieux et demi-dieux qui semblent avoir reçu pour mission spéciale d'associer le ciel à la terre, en lui empruntant les feux dont s'illumine le diadème de leurs couronnes.

En Perse, c'est Mithras le bienfaiteur, le pacificateur qui réconcilie Ormuzd le bien, l'été ou le jour, avec Ahrimane le mal, l'hiver ou la nuit ; en Égypte, c'est Horus, fils d'Osiris et d'Isis ; en Grèce, c'est Apollon, le soleil, dieu de la lumière et des beaux-arts ; c'est encore Dionysos, le résurrecteur des âmes ; partout le dieu solaire est le médiateur et aussi la parole de vie... Ne serait-ce pas d'elle qu'a jailli l'idée messianique ?... Quoi qu'il en soit, c'est par Krishna que cette idée est entrée dans le monde antique, c'est par Jésus qu'elle a rayonné sur la terre.

L'on pourrait établir que la doctrine du ternaïre divin qui se trouve dans l'homme se relie à la doctrine de l'évolution de l'âme et que toutes deux se complètent réciproquement, en ce sens que ce n'est que par l'évolution que peuvent arriver à leur floraison définitive ces attributs latents qui sommeillent dans l'homme... homme-dieu en puissance, chrysalide du dieu futur auquel le Christ faisait une allusion directe, lorsqu'il disait à ses disciples : « Devenez parfaits, comme votre Père céleste est parfait, ce Père dont vous êtes les enfants prédestinés. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que le point de contact de ces deux doctrines, la divinité latente de l'âme, d'une part, et son évolution de l'autre, cons-

titue le centre ou nœud vital de la doctrine, mère primitive, autrement dit ésotérique, si bien qu'au milieu des discordances des grandes religions de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de la Judée, il suffit d'étudier et de comparer les symboles, pour voir se rétablir l'harmonie et jaillir la lumière du chaos des superstitions et des déformations dogmatiques. Or, cette doctrine unitaire, fondamentale et reconstitutrice, n'est-elle pas celle des Initiés, des Instructeurs et des Avatars ? Chaque religion apparaît comme une planète différente ayant son atmosphère propre et son orientation spéciale, mais sur toutes brille le même soleil qui les éclaire et les dirige dans leur pérégrination à travers l'espace.

Maintenant, pourrait-on demander — et la question a été en effet posée, — pourquoi Krishna est-il revenu sur notre terre ?

« Il est venu, en premier lieu, nous dit un auteur dont nous indiquerons le nom ci-dessous, pour montrer à l'Inde indécise et ondoyante en ses volontés, ce que doit être la fermeté d'un peuple qui, conscient de ses devoirs et de ses destinées, doit marcher sur le droit chemin qu'il s'est choisi dans la plénitude de ses responsabilités.

« Il est venu, en second lieu, pour réprimer un excès d'une certaine caste autoritaire et oppressive, la caste des Kshattriyas. Ceux qui possèdent quelques notions de l'histoire politique de l'Inde, savent que cette caste a été maintes fois supprimée, puis reconstituée. Ils savent que déjà Rama s'était efforcé de la rappeler à ses devoirs, mais que ses admonestations étaient demeurées sans résultat, et c'est pourquoi, l'heure étant venue, sonna la cloche du glas de la race entière. C'est à Krishna que fut donnée la mission de la balayer de la terre et de n'en laisser sur le sol de la terre indoue que quelques fragments épars. Cette caste avait été comme le glaive dont l'Inde avait été la victime et c'est Krishna qui vint briser ce glaive oppresseur et tyrannique. N'est-ce pas lui qui disait à Arjuna : « Quand la justice languit et que l'injustice reprend le dessus, je me fais moi-même créateur et je venais d'âge en âge pour la défense des bons, pour l'extermination des méchants et pour le rétablissement de la justice. »

« C'est sur le champ de bataille que les Kshattriyas livrèrent leur dernier combat, subirent leur dernière défaite, défaite suprême que leur infligèrent ceux qui régissent les destinées humaines, afin d'apprendre aux rois que sont jugés indignes de conserver le pouvoir ceux qui en abusent au détriment de leurs sujets. »

Que nous dit encore l'auteur des pages que nous résumons ? Il nous dit que Krishna est venu, d'autre part, pour ouvrir les Indes au monde.

« Ces mots, à la vérité, sonnent étrangement à nos oreilles. — Quoi, c'est Krishna qui aimait tant les Indes qui les ouvre aux invasions, les livre sans défense aux conquêtes ?...

« Eh oui, c'est Krishna, car il ne jugeait pas comme jugent les hommes. L'Inde, telle qu'elle existait autrefois, c'est-à-dire isolée du monde entier, était ainsi gardée pour être en mesure de recevoir et de conserver le trésor du savoir spirituel qui lui avait été confié, mais non pour en bénéficier toute seule au détriment des autres peuples... et c'est pourquoi l'Ami des hommes, — de tous les hommes — fut envoyé pour que « l'eau de la vie » fût distribuée dans le désert du monde.

« Le mur protecteur de l'Inde fut donc renversé. Les Grecs y pénétrèrent, les Musulmans l'envahirent en des invasions successives, jusqu'au moment où vint le tour de ceux qui gouvernent aujourd'hui le pays.

« Faut-il ne voir en cela qu'une preuve de la décadence de l'Inde et de la malédiction qui pèse sur elle? Non, à coup sûr, et ce que l'on pourrait appeler une malédiction n'est en somme qu'une dispensation spéciale ayant pour objectif la rédemption du monde; or cette rédemption ne pouvait être faite que par l'intermédiaire du peuple qui, au moyen de sa langue, la plus répandue qu'il y ait sur terre, pourra par les traductions des Bibles indoues effectuer le mieux la diffusion des lumières spirituelles dont ces livres sont le dépôt.

« Tel a été le but principal de la venue de Krishna : « préparer la spiritualisation de l'humanité ». Il ne se pouvait pas qu'un seul pays demeurât l'unique dépositaire de la sagesse divine et il fallait donc que ce qu'il ne pouvait faire par lui-même fût accompli par l'intervention des Guides qui dirigent les destinées humaines.

« Est-il besoin d'ajouter que ce nouvel état de choses impose aux Indous modernes le plus sérieux des devoirs, en même temps qu'une grave responsabilité. S'ils doivent devenir, conformément au vœu formel de Krishna, les brahmanes des nations, c'est-à-dire les interprètes des paroles divines, il faut que la nation indoue tout entière s'amende, se purifie et se spiritualise. Telle est la grande leçon que l'Inde devrait comprendre. Assez de ces dédains, de ces mépris, de ces haines qui divisent entre eux les enfants et les isolent du reste du monde et s'ils veulent suivre le Bien-Aimé qui, dans son amour, s'est manifesté à eux pour les instruire et les sauver, il faut qu'ils marchent comme il a marché » (Annie Besant).

Nous n'aurions garde de protester contre les considérations que renferment les pages que nous venons de citer, toutefois il nous paraît bon de faire quelques réserves vis-à-vis de la tendance à l'optimisme qui pourrait en résulter peut-être.

Que l'Avatar Krishna ait eu pour objectif bien déterminé de faire bénéficier, par tous les peuples de la terre, des trésors spirituels que renferme l'Inde, cette mère du genre humain, qui, dès les époques les plus lointaines, a été choisie par les Messagers célestes : « c'est chose bien entendue dont

ne sauraient douter que les esprits systématiquement sceptiques et réfractaires en face des irréfutables attestations de l'histoire, toutefois nous avons parlé de réserves à faire et pourrait-on vraiment s'en dispenser, quand on songe aux modes de pénétration mis généralement en usage par les envahisseurs et dont se sont servis, sans scrupules, les « conquérants modernes » du monde oriental. Conquérants n'est pas un mot trop fort, étant données toutes les violences dont l'Inde a été la victime. Pouvons-nous oublier tous les massacres perpétrés par la race anglo-saxonne, au cours du XIX^e siècle, massacres dont les traces subsistent encore et dont le souvenir certes ne s'est pas effacé chez les Indous, si l'on en juge par les tentatives de révoltes qu'ils fomentent encore, à l'heure qu'il est, contre leurs oppresseurs?

Il est vrai que ce n'est pas sans de nombreux avantages qu'ont été brisées les barrières derrière lesquelles s'isolaient égoïstement les nations thibétaines... de même qu'a été renversée la légendaire « muraille » non moins isolante et non moins égoïste de la Chine, mais encore ne faut-il pas oublier par quels moyens barbares se sont opérées ces pénétrations. C'est au son des trompettes de Josué que s'écroulèrent, dit-on, les murailles de Jéricho, mais c'est par des canons et non plus en musique, qu'opèrent les Occidentaux, soit pour détruire, soit pour reconstituer... témoin, d'une part, les cambriolages d'un Palikao dans les palais de la Chine, et, d'autre part, les exploits d'un valeureux banquier de Londres qui, du fond de son cabinet d'affaires, organisait d'impitoyables massacres au sein d'une population honnête et inoffensive — au nom de son bonheur futur, disaient les uns, au nom des mines d'or du Transwaal, répondaient les autres... qui semblaient bien avoir raison.

Qu'il soit désirable que les Indous s'améliorent et se spiritualisent, c'est bien entendu; que les peuples sauvages, en quelque région du monde qu'ils se trouvent, en Afrique ou ailleurs, soient instruits et moralisés, rien de mieux... Mais quels sont les procédés qu'emploient les prétendus « civilisés » pour la réalisation d'une œuvre aussi recommandable? C'est là qu'est la question dont se préoccupent certaines gens ayant encore un peu de cœur dans leurs poitrines d'hommes.

Un dernier mot pour conclure et confirmer la déclaration faite ci-dessus, concernant l'unité des doctrines plus ou moins communes à toutes les religions de la terre. Si l'Inde, la grande rêveuse qu'hypnotisent son ciel d'azur et son soleil d'or, nous plonge dans les mystiques profondeurs de son hypothétique Nirvana qui peut être, aussi bien, une tombe qu'un paradis; si l'Égypte, par ses pyramides et ses nécropoles, nous donne un avant-goût des sensations d'outre-tombe; si la Grèce enchanteresse et papillotante nous convie aux fêtes d'une vie toujours vibrante qu'enivrent sa lumière et ses harmonies, monde passionné dont Pythagore régularisa les pulsations par l'exposé

d'un ésotérisme scientifique... il n'en est pas moins vrai qu'en dépit de toutes les différences qui en caractérisent les applications multiples, c'est bien cette doctrine universelle, aryenne et primitive dont Krishna nous a montré le berceau, non moins sur les rives du Gange que sur les hautes cimes de l'Himaval ou de l'Himalaya.

Et maintenant que nous avons étudié, d'une manière plus ou moins fragmentaire, quelques-unes des facettes de cette religion de profondeur immense, cet Indouisme ou Brahmanisme dont les Bibles portent différents noms, jetons un coup d'œil tout à la fois récapitulatif et synthétique sur l'ensemble de cette révélation primitive.

Primitive... oui certes, car c'est elle qui, dès le début, fut communiquée à la cinquième race qui, nous le savons, est la race aryenne, c'est-à-dire la nôtre. A partir de la période d'éclat où la race précédente avait atteint son apogée, c'est-à-dire à une époque dont l'antiquité dépasse toute chronologie connue, des familles choisies par le Manou contemporain furent séparées du milieu où elles étaient nées, puis instruites et guidées, sous la direction de ce Manou, par les grands Initiés qui l'entouraient, et c'est du groupement de ces familles élues que sortit la race aryenne dont les éléments multiples et variés se prêtaient à l'élaboration d'une grande religion comprenant la philosophie, les sciences, la morale, la politique elle-même et pouvant, en raison de cette complexité, s'appliquer aux divers stades de l'évolution future de l'humanité.

Nous avons dit qu'il existe un grand nombre de Bibles indoues. Qu'ils nous suffise d'en faire une simple énumération forcément incomplète, par la raison que toutes n'ont pas encore été traduites et publiées en langues européennes.

Dans les Védas dont nous avons parlé, ainsi que dans les Upanishads se trouve l'exposé des dogmes et vérités fondamentales accompagnés de leurs symboles. Puis viennent les Pouvanas, le Ramayana, le Mahabharata et autres formulaires divers, où sont énumérées les nombreuses prescriptions concernant le culte exotérique, après quoi vient l'exposé de la science mystique de la Yoga traitant de l'union de l'âme avec le Tout par voie de concentration et de méditations profondes.

Les vérités fondamentales spirituelles et philosophiques sur lesquelles repose tout le brahmanisme consistent dans les notions relatives au commencement de la manifestation du Dieu incoercible et indivisible, dans l'Unité duquel se concentrent toutes choses. Que faut-il pour que Brahma se manifeste, s'extériorise? Il faut qu'il fasse acte de « sacrifice », autrement dit qu'il commence, tout d'abord, par se limiter lui-même et se circonscrire par Maïa, la matière, chose indispensable, car la limitation préliminaire est la condition première de toute variété possible de chaque chose

que sa limitation même empêche d'être autre qu'elle n'est et de se fondre dans l'universalité du tout.

Voilà donc que l'Univers existe par l'extériorisation de Brahma, Moi unique, Source unique, âme et souffle du Kosmos. En dehors de lui, il n'y a rien, ni vie, ni esprit, ni pensée, car c'est en sa qualité propre qu'il englobe toutes les qualités. Tel est Brahma, incompréhensible pour tout être, que nul ne contemple avec ses yeux et que seul peut pressentir « un esprit ayant son siège dans le cœur » et c'est en raison de la nature incognoscible de Dieu, que la philosophie indoue le désigne par l'expression neutre et indéterminée de CELA.

Passant à l'Univers manifesté, nous apprenons que la manifestation de Brahma est graduelle et non subite, que tout découle de lui lentement. Toutes choses viennent de lui et sont *Lui-même*, mais il se dissimule sous la forme de ces choses. « Ainsi que le sel est dans l'eau qui l'a dissous, disent les sages de l'Inde, ainsi que le feu dort dans le bois, ainsi que le beurre se dissimule dans le lait... ainsi Brahma se cache dans le Moi de toute créature — minéral, végétal, animal, homme, — se développant avec elle et comme elle, dans la mesure du progrès qu'elle fait. » — Exquise et touchante conception que celle de ce Dieu latent et comme sommeillant dans tout être, au développement duquel il proportionne bénévolement sa propre évolution (1).

Nous voyons avec quelle ampleur est traitée, dans la philosophie indoue, la question de cette évolution qui, naissance après naissance, mort après mort — roue qui tourne incessamment — nous met en rapports successifs avec les trois mondes : notre terre d'abord, puis le monde astral, puis le Dévachan ou région paradisiaque.

L'homme commence à s'identifier avec le *corps physique* où règne en maître le *désir* émanant de sa matérialité, puis en lui se développe peu à peu l'*esprit* où règne encore le désir, mais avec une moindre intensité et ce n'est que par la suppression de ce désir, c'est-à-dire par la victoire de la spiritualité sur la matérialité, qu'il arrive à la libération des renaissances périodiques que lui imposait le travail de son évolution. Or comment s'opère cette évolution, sous l'empire de quelle loi peut-elle s'effectuer, si ce n'est celle de causalité en vertu de laquelle toute cause produit son effet légitime? Et nous voilà en pleine doctrine de Karma qui fait recueillir à chaque homme ce qu'il avait semé précédemment. Il sème son Karma dans le monde de la matière dont il récolte partiellement les fruits dans les deux

(1) C'est peut-être de cette image que le panthéiste Spinoza a tiré l'idée de son Dieu qui ne produit pas un monde distinct de lui, mais qui, en évoluant lui-même, constitue le monde par ses propres attributs et dans lequel il est immanent. Ce qu'il y a de certain, c'est que certains philosophes allemands se sont approprié cette originale conception.

mondes supérieurs, où il s'assimile les résultats de ses efforts, de ses expériences plus ou moins chèrement acquises, après quoi il revient sur la terre « tel qu'il s'est façonné lui-même », pour y poursuivre l'œuvre lente mais toujours progressive de sa spiritualisation.

C'est ainsi qu'il évolue d'une vie à l'autre, croissant en conscience ; de monde en monde, jusqu'à ce qu'il soit maître et souverain, là où il n'était d'abord qu'enfant et élève et qu'il finisse par comprendre que le Moi de l'Univers et son propre Moi ne font qu'un — phase dernière et triomphale où il devient, alors, en toute réalité, ce qu'il n'avait été jusque-là qu'en puissance... c'est-à-dire DIEU.

Tels sont les points essentiels de cette puissante philosophie indoue qui enseigne à l'homme les vérités fondamentales servant de base à son évolution... et c'est en vertu de l'assimilation de ces vérités que, vies après vies, l'humanité entière réalisera ses glorieuses et divines destinées.

Ajoutons, pour ne laisser dans l'ombre aucun des aspects de la doctrine indoue, que cette œuvre collective des races humaines peut se personnaliser en un seul individu, en ce sens que tel homme isolé est parfois en mesure de la réaliser pour son propre compte, par de plus grands efforts, par une mise en jeu plus intense de sa volonté congénitale, en usant des moyens que lui offre la pratique de la Yoga ou vie sainte qui parachève, en un temps plus court, son union avec le Tout, par voie de concentration et de méditations profondes. — C'est ainsi que le nageur vigoureux peut atteindre le but bien plus rapidement que le brin de paille qui passivement se laisse entraîner par le courant des eaux.

Quoi qu'il en soit, tous ces efforts, toutes ces tentatives plus ou moins couronnées de succès, témoignent de l'aspiration inéluctable, indéracinable du cœur de l'homme vers son Dieu, aspiration que l'on peut nier, déformer, contrecarrer mais qui n'en venait pas moins de sa mort apparente. Glorieuse manifestation de ce *quelque chose* qui, dans chaque être, constitue le plus profond de son moi et finit par éclater par le cri de triomphe : JE SUIS LUI ?... car c'est alors qu'est enfin trouvé Celui qui fut si longtemps cherché dans l'ombre et que se révèle, en pleine lumière et sans voiles, cette Divinité qui n'est rien d'autre que le Moi même de l'homme.

En somme et pour conclure, répétons que l'Univers n'est que la pensée de Dieu manifestée, exprimée par d'innombrables formes, car les formes, elles aussi, sont la pensée de Dieu. Nous aimons ces formes et sommes attirés par elles parce qu'en elles brille un rayon brisé de la lumière du Moi.

Alors que l'enfant qui, après la pluie, voit reluire un caillou sur la route, s'empresse de le ramasser, par quoi donc a-t-il été frappé ? Est-ce par ce terne fragment qu'il n'aurait pas remarqué en temps ordinaire ? Non, à coup sûr. Ce qui l'a séduit, c'est l'éclat lumineux que jettent les facettes

miroitantes de la pierre sur lesquelles se sont réfléchis quelques rayons égarés du soleil.

Lumière merveilleuse, lumière divine, c'est en se rapprochant d'elle toujours davantage que l'homme s'élève de degré en degré et qu'il finit par sentir s'éveiller de troublantes ressemblances... ressemblances qui appellent l'amour... amour qui fait rapprocher l'un de l'autre l'être qui aime et l'être qui est aimé, et c'est quand cet amour est parfait, que les deux se fondent en un seul — l'unité remplace et absorbe la dualité. — Tel est le faite et le couronnement de l'édifice.

Passons maintenant de ce profond système ésotérique au culte exotérique indou qui a pour but de discipliner et de faire évoluer l'âme jusqu'à ce que celle-ci s'étant élevée progressivement, soit prête à entrer dans le « sentier étroit ».

Ce qui nous frappe, tout d'abord, dans ce culte extérieur, c'est son caractère d'extension universelle, ce sont ses adaptations variées aux multiples besoins de l'homme si divers en sa mentalité plus ou moins spiritualiste. Pour le plus pauvre, le plus infime, le plus ignorant, il y avait quelque chose pour sa foi ; pour le plus instruit, il y avait un enseignement dont pouvait bénéficier son intellectualité, si bien que l'un et l'autre pouvaient fraterniser dans le même berceau.

Le culte exotérique était basé sur une certaine connaissance de la nature — connaissance occulte, non celle que la science obtient par l'étude des phénomènes, autrement dit les simples apparences, mais la science qui jaillit de la compréhension de la vie intérieure, c'est-à-dire l'esprit sous-jacent dont les phénomènes extérieurs ne sont que l'expression plus ou moins explicite.

N'oublions pas que les formes sont de la matière voilant l'esprit, de la matière façonnée par la conscience vivante qui la pénètre et en constitue la réalité. C'est sur cette vérité profonde — à savoir qu'il n'y a rien dans l'univers qui ne *vive* sous le voile d'une matière plus ou moins dense ou subtile — c'est, disons-nous sur cette vérité fondamentale qu'est basé le culte exotérique du Brahmanisme. Il avait pour but de mettre l'homme, quelque ignorant qu'il fût, en harmonie relative avec son milieu visible, voire même invisible, de conserver, sans nulle interruption, les chaînons solidaires des vies élémentales, minérales, végétales, animales et humaines, et d'entretenir de la sorte l'assistance mutuelle qu'elles se doivent réciproquement, condition génératrice, garantie indispensable de l'harmonie générale du plan de création.

Un mot sur la Trinité. La trinité admise par le philosophe et le mystique est présentée dans la doctrine brahmanique sous la forme concrète de la Trimourti : Brahma, Vishnou, Siva, c'est-à-dire le Créateur, la Vie et le

Destructeur que rien n'empêche de désigner sous un autre nom, à savoir celui de Régénérateur, car cette troisième hypothèse divine n'est rien moins que le Feu vivant, le Seigneur de la terre ayant pour fonction de consumer toute forme devenue inutile, afin d'en libérer l'esprit interne, et de lui permettre de revêtir une expression plus haute en s'incarnant dans une plus complète manifestation.

En résumé, rites, cérémonies et images faisant partie du culte exotérique des Indous, tout tend à éveiller, dans le cœur de l'homme, son amour et son adoration pour le Seigneur de l'Univers, le Père de la Vie et de l'empêcher de rabaisser jamais la haute conception qu'il s'en forme, au bas niveau de celles des êtres grossiers qui faisaient et devaient faire, plus tard, du Dieu sublime l'agent des pires passions humaines, en enfermant ses actions dans les limites de la plus indigne matérialité. Ce culte oblige les hommes à se rappeler constamment qu'ils ne connaissent pas Dieu tel qu'il est et n'entrevoient de lui que le pâle rayon que leur permet d'apprécier leur infime mentalité.

C'est à partir de cette notion première que s'accroît leur développement. A mesure que progresse leur évolution, pour aussi lente qu'elle soit, se manifeste une croissante lumière ; les ombres se dissipent, l'horizon s'agrandit et recule, si bien que finit par arriver le jour où ils s'aperçoivent avec émotion et bonheur que le Divin les pénètre, les imprègne, les métamorphose à ce point que la conception de Celui qu'ils adoraient simplement par amour, s'élargit, s'illumine, se « sublimise » jusqu'à l'heure ineffable, où leur œil s'enivre d'une vision partielle de la Gloire transcendante.

C'est ainsi que se manifeste, en toute chose, le côté essentiellement pratique du culte exotérique du Brahmanisme. Est-il besoin d'ajouter qu'en résultaient les plus heureux effets dans le milieu le plus intime du foyer, où de touchantes cérémonies consacraient et sanctifiaient tous les événements de la vie, de la vie de l'enfant tout spécialement qui en constituait le centre et comme le noyau : cérémonies afférentes à sa vie anté-natale, à sa naissance, à son éducation, à son mariage, à sa mort, à sa vie dans l'au-delà, suivant les progrès qu'avait éventuellement réalisés son âme dans le monde invisible.

Après l'enfant envisagé et apprécié de la sorte, venait le rôle de la mère. Rien de plus pur que le noble idéal de la vie conjugale, tel que nul de plus beau ne fut jamais proposé au groupe familial. L'on y voit le mari et la femme attirés l'un vers l'autre par une affinité spirituelle, plutôt que par une attraction charnelle et indissolublement unis pour se développer réciproquement, car l'homme était incapable d'accomplir, sans la participation de sa femme, la plupart des cérémonies religieuses et réglementaires. Rien de plus touchant, enfin, que les relations qui unissaient le fils et le père, le

fil et la mère, les frères et les sœurs. — Tableau charmant, spectacle édifiant qu'effacèrent, que déformèrent plus tard les mœurs de civilisations corrompues... que déforment encore, à l'heure actuelle, les membres de la famille moderne, où règnent trop souvent l'égoïsme, la jalousie, les haines et les pires infractions à la morale, devant lesquelles ne reculent ni les maris, ni les femmes, ni les enfants, hélas ! dévoyés par les influences d'un aussi néfaste milieu.

Telle fut, brièvement exposée, la religion fondée à une époque immémoriale de l'antiquité et qui nous vient des Rishis, Instructeurs, guides et inspirateurs des peuples primitifs.

« Telle devrait être votre religion, — disait M^{me} Annie Besant, dans une conférence faite à Adgar en 1896, devant un auditoire presque composé d'Indous. — Oui, telle devrait être votre religion à vous héritiers du passé, descendants des premiers Instructeurs qui se sont manifestés à vos ancêtres. C'est seulement dans la mesure où vous la pratiquez, que vous pourrez profiter de circonstances exceptionnelles dont tant d'autres peuples ont été privés et dont vous eussiez pu bénéficier; aussi regretterez-vous amèrement d'avoir négligé ces occasions, quand dans les vies à venir vous en serez offertes de bien moins favorables (1). »

Oui, telle a été l'origine de ce Brahmanita ou Indouïsme qui fut la première voix venant du ciel, c'est-à-dire de ces limbes astrales où s'était opérée, pendant combien de milliers de siècles, l'incubation de l'une des plus anciennes races humaines à qui la terre fut donnée pour demeure., et aussi pour école d'évolution. — Moment solennel s'il en fut. Et c'est parce que cette solennité nous frappe et nous émeut, que dans ce pèlerinage que nous faisons à travers les cultes du passé, errants d'autel en autel, nous éprouvons le désir de nous arrêter un instant devant le berceau de chacune des premières religions ou interventions des délégués divins.

Ce que nous sentons, de prime abord, c'est que nous n'irons pas, infatués de la prétendue supériorité moderne, nous railler de la misère des dieux abandonnés. C'est tout le contraire que nous faisons. Nous demandons aux sanctuaires vides, à toutes ces Bibles dont nous tournons, à la hâte, mais avec respect, les mille feuillets épars, s'ils ne sont pas un écho de la parole de vie et si, dans cette poussière sacrée des catacombes de l'histoire, il ne reste pas quelques débris de vérité, quelques fragments de la révélation universelle...

Oui, certes, il en reste, nous le savons, parce que nous y est révélée une indiscutable filiation. Le Christianisme qui fut la part de l'Occident n'a-

(1) Des religions pratiquées dans l'Inde.

t-il pas fondé la société moderne, sur le trépied de l'Orient, c'est-à-dire de la Perse et de l'Égypte, puis de la Grèce, ensuite, qui servit d'intermédiaire? Ce souffle de l'Esprit divin à travers tous les peuples ne les a-t-il pas fait tressaillir et pourquoi? Parce que ces annales de l'Éternel, qui se déroulent dans l'espace et dans le temps, ont commencé par s'incarner dans le cœur des hommes, en se proportionnant aux diverses configurations du globe, servant de théâtre aux nombreuses péripéties du vaste drame qui s'appelle l'Histoire... car la terre et l'homme sont solidaires.

Avant que cette histoire commençât, cette terre avait été modelée par une main puissante, et les empires, en se développant, ont dû suivre presque forcément les grands traits qui y avaient été tracés dès l'origine des âges. La géographie des continents, leurs fleuves, leurs mers, leurs montagnes ont presque partout déterminé la nature et la forme des sociétés, si bien que chaque continent est une sorte de moule, où la Providence a jeté les races humaines, pour qu'elles y remplissent le programme qui leur a été tracé. Il n'est pas un point, d'un bout du monde à l'autre, qui ne figure, pour sa part dans la révélation toujours progressive du Maître des mondes.

A ce point de vue, l'histoire est un culte éternel auquel chaque civilisation ajoute un rite... plus ou moins barbare et trop souvent ensanglanté. L'Asie a eu le privilège de commencer par un hymne de la terre au ciel, première strophe de la liturgie dont l'homme primitif a été le grand prêtre. Sur cette terre, où les formes végétales et animales atteignent une grandeur exceptionnelle, devaient y trouver place des empires démesurés, et c'est pourquoi, sur les bords de trois fleuves rois, l'Indus, le Gange et le Nil, viendront s'étaler les empires gigantesques de l'Inde, de l'Assyrie et de l'Égypte. De cette terre immense, du sommet de ses monts inaccessibles, de cet infini, visible qui enveloppa de toutes parts les humanités naissantes, comment ne serait pas née l'idée de l'incommensurable, l'idée d'un Dieu sans proportions, sans configuration limitée?... N'est-ce pas dire que l'Orient fut ce qu'il devait être: le berceau des religions universelles? — Mais poursuivons maintenant, et de l'Asie passons à la Perse.

ED. GRIMARD.

(A suivre.)

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE NICE

Nous portons à la connaissance de nos abonnés qui se trouvent à Nice ou dans la région, que les séances de la Société d'Études Psychiques de Nice (1, Avenue de la Gare) ont lieu, le premier mercredi du mois à 8 h. 1/2 et le troisième, à 4 h. 1/2.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (*suite*).

XXVIII

La prière et la solidarité (*suite*).

La solidarité qui doit nous unir sur la terre, — cet appui de tous les instants que nous devons constamment nous donner les uns les autres, — cette solidarité, ne doit pas se borner à la vie terrestre. L'humanité incarnée sur ce globe n'est qu'une partie infime de l'humanité qui peuple les mondes invisibles, et tous les Êtres qui font partie de ce Tout, sont également solidaires. La formule « tous pour un, un pour tous » doit s'appliquer à tous les humains, qu'ils soient revêtus du corps fluide ou du corps matériel.

Comme on le sait, ce furent les fondateurs du christianisme qui, dès le II^e siècle, répandirent cette idée de l'humanité divisée en deux parties, l'humanité visible et l'humanité invisible, se prêtant un mutuel secours. L'Église pour les motifs que nous avons exposés (causerie n° XVII), interdisait la communication directe par l'évocation : mais elle recommandait de prier les saints, et elle ordonnait de prier pour les morts. Cette conception était toute nouvelle. Les anciens qui considéraient les morts comme des demi-dieux, des dieux familiers (lares, mânes, etc.), jugeaient inutile de prier pour eux; ils se bornaient à leur demander leur protection et leur appui. Les Égyptiens reconnaissaient bien la nécessité de la prière pour les morts afin de les aider à franchir le sombre gouffre de l'*Amenti*; mais les cérémonies funébres terminées, le défunt était abandonné à lui-même et il avait alors pour le guider dans son voyage ce qu'il avait appris dans les temples, et la connaissance du *Livre des Morts*. Ce livre était placé à côté de chaque momie pour lui rappeler la prière que l'âme devait prononcer pour triompher de l'Esprit du mal, et voir s'ouvrir devant elle les vingt portes de la demeure d'Osiris.

Ainsi donc les anciens priaient les morts uniquement pour leur demander leur appui. Les chrétiens non seulement priaient les morts pour se les rendre favorables, mais ils priaient aussi pour leur faire du bien. L'Église en recommandant de demander aux saints leur intercession prescrivait également de prier pour les âmes qui avaient failli sur cette terre et qui avaient besoin

(1) Voir les n° de la *Revue* 1905-1906-1907, Janvier 1908.

de nos prières pour s'élever vers Dieu. Les prières pour les âmes du Purgatoire donnèrent lieu à des abus considérables : mais l'idée qui avait présidé à leur institution n'en était pas moins vraie, et cette idée apporta, comme elle apporte encore aujourd'hui à des millions d'Êtres, une consolation et un espoir. C'est cette consolation et cet espoir que les fondateurs du Protestantisme ont brutalement détruits en rejetant la croyance à un lieu de passage, de pacification et de progrès, et en ne laissant subsister, pour les âmes qui quittent la terre, qu'une éternité de souffrance ou de bonheur.

J'ai indiqué dans ma causerie sur les Funérailles comment et pourquoi on devait prier pour les disparus. Je ne reviendrai pas sur cette question ; et je veux essayer de montrer comment, au point vue spiritualiste, on peut comprendre la prière que nous adressons à ceux que l'Église catholique appelle les *saints*, et que nous appelons, nous, les *Bons Esprits*.

..

Nous sommes sur cette terre enfermés dans un corps charnel, véritable cuirasse destinée à nous mettre à l'abri de toutes les mauvaises influences qui pourraient nous gêner dans l'accomplissement du rôle que nous sommes appelés à jouer. Comme l'a dit Platon « l'âme est l'homme proprement dit ; le corps n'est qu'une prison ou une demeure temporaire » ; et nous ne pouvons sortir de cette prison que volontairement — mais dans des cas très rares —, à l'état de veille, ou inconsciemment pendant le sommeil.

Lorsque le corps repose, l'Esprit, le Moi se dégage ; il s'élève plus ou moins suivant son degré d'avancement dans les plans invisibles, et il peut alors entrer directement en relations avec les habitants de ces plans.

Dans les phénomènes où le sommeil a été provoqué (magnétisme, hypnose, etc.), le sujet arrive parfois à se dégager d'une façon presque complète, et dans cet état, ses facultés psychiques peuvent acquérir un développement considérable qui prouve bien que l'âme, dans des conditions particulières, possède une existence presque absolument indépendante de celle du corps.

..

Pendant la veille, nous pouvons sortir de notre corps d'une façon plus ou moins consciente par une prière ardente, par une concentration de notre pensée, par une forte exaltation cérébrale, et certains sujets entraînés peuvent alors arriver à cet état particulier qu'on appelle le ravissement ou l'ex-tase — état dans lequel les sensations ordinaires sont suspendues.

Sans en arriver à cette extériorisation très difficile, très dangereuse et le plus souvent inutile, il se produit chaque fois que nous pensons un phéno-

mène qui n'a pas encore reçu d'explication définitive, mais qu'il y a tout lieu de considérer comme réel.

Lorsque notre pensée s'arrête longuement sur un sujet, — lorsque nous nous attachons à une idée, bonne ou mauvaise, que nous la creusons, que nous la retournons sous toutes ses faces pour en peser le pour et le contre, — nous créons autour de nous ce qu'on appelle des formes-pensées, de véritables entités vivantes qui nous enveloppent, nous sollicitent et qui subsistent plus ou moins longtemps suivant l'intensité de l'action cérébrale qui leur aura donné naissance. C'est entre ces pensées que nous avons à faire un choix pour nous déterminer : elles viennent de nous : c'est notre Moi qui les a créées et qui, en toute liberté, les juge, les approuve ou les condamne.

Mais ces pensées qui ont pris corps dans la matière astrale, et qui mettent en vibration les ondes éthériques, peuvent être perçues par les êtres invisibles qui se trouvent dans l'au-delà. Ces Êtres peuvent mêler leurs pensées à celles qui flottent autour de celui qui les a générées ; ils peuvent les approuver ou les combattre, les affaiblir ou leur donner de la force ; et il se produit ainsi entre Nous et les Invisibles, — sans que nous nous en doutions, — un échange de pensées, comme il s'en produit à chaque instant par la parole, entre les habitants du monde terrestre.

Celui qui nourrit de mauvaises pensées attire à lui des Êtres vicieux et mauvais qui viennent joindre leurs pensées aux siennes. Il se trouve alors dans la situation d'un incarné qui, ayant envie de commettre une mauvaise action, irait trouver des individus plus mauvais que lui pour leur demander conseil. Sa volonté d'abord hésitante cédera peu à peu aux raisons qui lui seront données ; il se complaira dans ces idées criminelles ; il en sera obsédé et il finira par commettre l'acte auquel il n'avait d'abord pensé que d'une façon vague. Ne voyons-nous pas très souvent des criminels qui se repenitent sincèrement de leurs forfaits, qui en ont horreur, et qui disent qu'ils ont été poussés à l'accomplir par une force à laquelle ils n'ont pu résister (1). On comprend par là combien il est important de maîtriser toujours ses pensées, et combien il est dangereux de s'arrêter avec complaisance sur celles qui nous conseillent le mal.



Le même phénomène mystérieux se produit lorsque nos pensées sont tournées vers le Bien : elles vont alors se mêler aux pensées bienveillantes

(1) Ces malheureux ont été suggestionnés par les entités mauvaises de l'au-delà, comme nous voyons des malades suggestionnés par certains médecins perdre leur libre arbitre et devenir de véritables machines entre les mains de ces expérimentateurs. Pratiques néfastes qui ne donnent aucun résultat durable et sérieux, et qui portent une atteinte des plus graves à la liberté de l'homme et à sa responsabilité.

des êtres hautement évolués, et elles nous reviennent pleines de force et d'inspirations nouvelles pour nous aider à accomplir les bonnes actions que nous avons projetées.

« Ainsi — dit Léon Denis dans son ouvrage sur l'Invisible — il dépend de l'homme de recevoir les inspirations les plus diverses, depuis les plus sublimes jusqu'aux plus grossières... d'un plan à l'autre, l'Esprit répond aux appels de l'Esprit. Tous les plans spirituels se relient les uns aux autres. Les instincts de haine, de cruauté, de débauche attirent les Esprits de l'abîme. La frivolité attire les Esprits légers ; mais la prière de l'homme de Bien, son appel aux Esprits célestes s'élève et se répercute de note en note, sur une gamme ascendante, jusqu'aux sphères les plus hautes, en même temps que, des régions profondes de l'infini, descendent sur lui les ondes vibratoires, les effluves de la pensée éternelle qui le pénètrent d'un courant de force et de vie — l'univers tout entier vibre sous la pensée de Dieu. »

..

La transmission de pensée entre incarnés est aujourd'hui un fait reconnu. Ce fait ne se présente évidemment que dans des cas rares, dans des circonstances exceptionnelles, chez des individus entraînés et particulièrement doués. Les expériences de magnétisme, les phénomènes de suggestion et les cas innombrables de télépathie prouvent absolument que la pensée peut se transmettre entre deux cerveaux, sans l'intermédiaire des sens. Dans un discours au Congrès britannique de 1898 W. Crookes disait « que la pensée et les images peuvent être transportées d'un esprit dans un autre sans l'emploi des sens, et que des connaissances peuvent pénétrer dans l'esprit humain sans passer par aucun des chemins aujourd'hui connus ». — Dans son livre si remarquable *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, Flammarion a accumulé les faits établissant l'existence de ces phénomènes, et il dit, page 367 : « L'action d'un être sur un autre à distance est un fait scientifique aussi certain que l'existence de Paris, de Napoléon, de l'oxygène ou de Sirius. »

Le mode de transmission de la pensée nous est inconnu, et on ne peut faire à cet égard que des hypothèses. On peut admettre que la pensée est transportée d'un cerveau à l'autre par le fluide universel, par l'Éther qui lui sert de véhicule, comme l'air sert de véhicule au son. Si l'explication n'est pas convaincante, le fait n'en est pas moins réel : et puisque deux habitants de la terre peuvent communiquer sans l'intermédiaire des sens, on peut admettre que cette communication doit être plus facile encore avec les habitants de l'au-delà puisqu'il n'y a plus dans ce cas de matière physique à mettre en vibration.



De ces quelques réflexions sur la pensée, il résulte que « celui qui veut « prier, qui veut que sa pensée projetée hors de lui aille vers un but défini, « celui-là doit se recueillir, concentrer fortement sa pensée, la tenir pour « ainsi dire dans la main, et l'envoyer par un effort de sa volonté vers le « but qu'il veut atteindre ». (Conseils des Invisibles.)

Si donc on se contente de réciter des prières sans que la pensée soit forte et bien accentuée, on accomplit un acte absolument inutile. Les paroles prononcées ne dépassent pas les lèvres ; elles ne donnent naissance à aucun courant ; elles ne créent aucune forme-pensée, et ne peuvent par conséquent affecter en aucune façon la conscience des êtres invisibles auxquels elles s'adressent.

Recueillement, concentration, volonté sont indispensables pour que la pensée prenne corps, pour qu'elle ait de la vie, qu'elle sorte de nous et qu'elle agisse.

Lorsque ces conditions sont remplies, mais alors seulement, les vibrations de l'âme vont se combiner avec les énergies invisibles ; notre isolement cesse et nous sommes en communication avec ceux qui ne demandent qu'à nous aider. Et ils sont nombreux : l'ange gardien n'est pas un mythe, et Plutarque nous apprend, dans son ouvrage *de Dæmonio Socratis*, que toute l'antiquité croyait à l'existence de démons, de génies chargés d'accompagner les hommes de bien comme protecteurs, de les guider et de les conseiller.



Il y a dans ce que nous appelons le monde astral et dans des mondes plus élevés, des Intelligences supérieures, des Êtres très évolués qui nous ont connus et aimés dans d'autres existences, qui nous suivent dans cette vie et qui sont tout prêts à répondre à l'appel que nous leur ferons, lorsque notre appel sera assez puissant pour arriver jusqu'à eux ; et surtout quand il n'aura pour but que notre avancement moral, et le désir du Bien.

Comment devons-nous prier ces protecteurs inconnus ? Quelles demandes devons-nous leur adresser ?

Et d'abord, comme je l'ai déjà dit, nous ne devons jamais leur demander de nous aider pour obtenir la fortune, les honneurs ou pour réussir dans des entreprises terrestres. De pareilles demandes sont enfantines : elles resteront sans réponse ou seront accueillies par des Esprits légers ou mauvais qui se feront un plaisir d'induire en erreur les solliciteurs naïfs et imprudents.

Nous ne devons chercher auprès des Invisibles qu'un appui moral, l'appui

que nous allons demander à ceux de nos frères terrestres que nous considérons comme ayant plus de sagesse, plus de bonté, plus d'expérience que nous.

∴

Lorsque nous sommes frappés par le malheur, lorsque les épreuves enveloppent notre vie d'un voile de tristesse, nous regardons autour de nous ; et si nous avons un ami dans lequel nous avons toute confiance, nous allons le trouver, et nous lui confions nos peines, nos incertitudes, nos défaillances et nos espoirs. Alors cet ami nous conseille, nous réconforte, nous montre la voie à suivre, et non seulement il relève notre moral, mais s'il est très évolué, les effluves qu'il dégage réagissent sur notre physique ; nous nous sentons plus forts, plus dispos, tout prêts à affronter la lutte devant laquelle nous étions sur le point de reculer.

Nous n'avons pas toujours auprès de nous un ami terrestre qui réunisse ces conditions : mais nous sommes sûrs d'en trouver parmi les habitants du monde invisible. C'est à eux que nous devons nous adresser ; c'est donc à nos parents et à nos amis disparus, à ceux qui nous ont aimés et qui veillent sur nous, que nous devons envoyer nos demandes et nos prières. Depuis que l'humanité a commencé son voyage sur cette terre, des millions et des millions d'êtres humains ont été consolés et sont consolés tous les jours par la Prière ; ils ont toujours trouvé dans cet acte des énergies morales puissantes, des inspirations insoupçonnées, la résignation et la paix. Il y a là un fait incontestable, quelle que soit l'explication qu'on voudra en donner.

★ ★

Que devons-nous donc demander à nos amis de l'Invisible ?

Nous devons leur demander l'aide d'en haut pour pouvoir supporter nos épreuves avec courage et résignation.

Nous devons leur demander des conseils pour devenir bons, justes, compatissants et secourables pour nos frères.

Nous devons leur demander de nous donner l'occasion de nous dévouer et de faire le Bien : d'instruire les ignorants et de les faire progresser.

Enfin, en cas de maladie, nous pouvons leur demander de nous entourer de leurs fluides pour adoucir nos souffrances physiques, comme nous demandons à un de nos frères terrestres de nous donner son fluide magnétique pour nous soulager.

« Priez pour vos parents et pour vos amis qui sont encore sur cette terre
« et pour ceux qui sont disparus. Demandez pour eux ce que vous demandez pour vous, et envoyez-leur des pensées d'amour, des souhaits de bon-

« heur, des souvenirs affectueux. Ces pensées, véritables entités vivantes, « entoureront l'être aimé auquel elles s'adressent; elles se mêleront aux « siennes, et elles créeront autour de lui une atmosphère de paix, de calme « et de bonheur.

« Si ceux que vous avez perdus sont malheureux et souffrants, la chaleur « qui émane de vos âmes les réchauffe; vos fluides leur font éprouver un « bien-être physique dont vous ne pouvez vous rendre compte; et vos dou- « ces pensées qu'ils voient et qu'ils comprennent — car la pensée ici est le « seul langage — les aident à se ressaisir, à sortir du trouble dans lequel ils « se trouvent, et à entrer plus tôt dans le monde où la souffrance n'existe « plus. » (Conseils des Invisibles.)

Tel est le but, tels sont les résultats de cet acte mystérieux qu'on appelle la prière. Ce but et ces résultats, enseignés par les fondateurs de toutes les religions, ont été modifiés peu à peu dans l'esprit des peuples. Partout des superstitions grossières, soigneusement entretenues par les prêtres, sont venues obscurcir et dénaturer les enseignements des maîtres; il ne pouvait en être autrement chez les peuples primitifs.

Aujourd'hui une grande partie de l'humanité terrestre est arrivée à un point où son intelligence et sa raison peuvent savoir et comprendre. Les phénomènes spirites qui se produisent de toutes parts et sous toutes les formes sont venus nous prouver la survie et la possibilité de communiquer avec les disparus. A nous de comprendre comment et dans quel but doivent se faire ces communications.

(A suivre.)

SENEX.

A propos d'hypnotisme

L'hypnotisme est à l'ordre du jour, des livres de tous genres abondent sur la matière et il n'est pas de publication d'ordre psychique ou scientifique qui ne s'étende volontiers sur la question.

Cela ne veut pas dire que le sujet traité soit bien compris; personne n'a, jusqu'à présent, donné une explication rationnelle du phénomène, et quant à nos Savants cela ne leur est pas permis, puisqu'ils s'interdisent le droit de s'élever au-dessus de la matière et ne veulent pas admettre ce qu'ils appellent dédaigneusement « l'hypothèse de l'intervention des Esprits ».

Le Spiritisme nous donne la clef de ce mystère, mais pour bien comprendre l'hypnose et la mise en jeu des forces qui la produisent, il est indispensable de se remémorer quelques enseignements relatifs à l'incarnation et à la constitution physique de l'homme.

Les voici en résumé :

L'homme est un esprit immortel enfermé dans un corps périssable ; il a une âme, un périsprit et un corps.

L'Âme est l'étincelle provenant du Foyer divin ; le périsprit est l'enveloppe fluide de l'Âme ; le corps de chair est l'instrument de progrès de l'esprit pendant ses incarnations successives ; c'est au moyen du périsprit que l'esprit agit sur le corps.

Il y a donc deux sortes de vies : la vie spirituelle que nous appelons invisible, vie fluide de l'espace, et la vie corporelle que nous appelons visible, vie de l'homme sur la terre. Pendant la vie spirituelle ou physique, l'esprit se manifeste, perçoit, agit, etc..., au moyen du périsprit, dont les modes de perception, les propriétés et facultés sont extraordinaires et inimaginables si nous les comparons à ceux du corps terrestre, qui nous plongent cependant dans l'admiration la plus profonde. Pendant la vie terrestre le périsprit se trouve intimement lié au corps dont les modes de perception, facultés, qualités, etc., sont appropriés à cette vie spéciale. L'incarné ne peut se manifester qu'au moyen de cette enveloppe matérielle : sitôt en effet qu'il l'abandonne, comme nous le constatons pendant le sommeil calme, la transe, l'évanouissement ou la mort, cette dernière immédiatement devient inerte, insensible, se désagrège.

Tout corps en mouvement suppose donc un esprit qui l'anime.

La vie spirituelle est fermée à l'esprit pendant la vie corporelle, la loi d'incarnation voulant qu'il ne se souvienne pas de ses existences précédentes ni de cette vie fluide. C'est donc en vain que l'homme sur la terre cherchera à briser son corps pour essayer de revivre quelques instants de la vie de l'au-delà : ses efforts ne lui serviront de rien, il ne se souviendra pas au réveil de ce qu'il aura pu voir.

Mais la Grande Âme Universelle en imposant à l'esprit simple et ignorant les incarnations successives, pour que celui-ci puisse gravir l'échelle du progrès et apprendre à évoluer jusqu'aux mondes supérieurs, a entendu lui laisser le mérite personnel de l'effort accompli et lui a donné la liberté d'agir, afin qu'il fût le véritable auteur de son avancement ; Elle lui a ôté, pendant son passage dans l'humanité, le souvenir de ses existences passées (sage prévoyance pour qu'il ne fût point gêné dans sa nouvelle et passagère condition d'existence, ne serait-ce que par le remords des fautes antérieures) et Elle lui a fermé le Ciel, mais par contre Elle a voulu, dans sa justice, qu'un ami de l'espace, un esprit, un autre lui-même vint l'éclairer dans les ténèbres de la vie matérielle, lui montrer la route qu'il doit parcourir, et lui rappeler les splendeurs de la vie spirituelle et véritable !

Cet ami, qui est l'« éclairé », nous l'appelons l'« esprit veilleur » : c'est lui qui préside à notre incarnation ; c'est par son intermédiaire que l'être

qui va s'incarner prend possession de l'œuf fécondé qui sera bientôt sa prison de chair ; c'est lui qui dirige cette entrée dans la matière et surveille l'adaptation du périsprit à cette merveilleuse machine à évoluer qu'est le corps humain : et quand l'esprit meurt à la vie de l'espace et perd tout souvenir du passé, c'est lui qui enregistre dans le cerveau du nouveau-né la résultante et l'acquis des incarnations précédentes.

L'homme a donc près de lui un être semblable à lui-même qui est son reflet, mais qui est invisible aux yeux de tous, car il est du domaine des esprits ; c'est cet éclaireur qui transmet la lumière à son autre lui-même et qui lui enseigne les principes du divin et de l'intelligence ; si l'être humain est évolué, cet éclaireur sera évolué ; il fait partie de lui-même ; il ne le quitte jamais ; il est le transmetteur des hautes lois divines qui lui sont apportées ; c'est le « moi d'outre-tombe » ; lui seul peut parler de ce qui constitue la vie spirituelle, mais encore dans les limites qui lui sont assignées par les lois supérieures, car il ne peut révéler que ce qui est permis.

L'homme a son libre arbitre, c'est-à-dire il peut agir à sa guise, mais souvent, lorsqu'il s'égare ou quitte le droit chemin, la voix de son veilleur vient résonner à son oreille et s'efforce de le sauver des entraînements de la matière, ou des sollicitations des mauvais esprits ; cette voix de la conscience c'est lui. Et plus tard, lorsque l'incarné aura terminé sa tâche et que l'heure de la délivrance des liens terrestres aura sonné, c'est lui encore qui présidera à sa désincarnation, l'aidera à sortir du trouble et lui souhaitera la bienvenue à son réveil à la vie de l'espace retrouvée !

La mission des esprits veilleurs est celle de garder le monde et de l'empêcher de courir à sa perte : c'est ainsi que l'*Innomable* a institué la loi de fraternité et de solidarité qui relie l'invisible au visible, qui unit les vivants et les morts ; cette loi doit donc être la loi des hommes, et lorsque Jésus, dans une incarnation sublime, est venu dire : « Aimez *Notre Père* par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-même » et encore : « Appelez-moi et je viendrai » il a donné la synthèse admirable de la connaissance parfaite des lois universelles.

La médiumnité n'est donc à proprement parler que l'influence positive du veilleur sur l'incarné ; elle dépend donc absolument de la subtilité de celui-ci ; n'est donc pas médium qui veut. Mais l'éclaireur ne peut pas transgresser les lois naturelles et faire de son incarné ce qu'il voudrait ; les deux esprits ont chacun leur mission, l'une est pour le transfuge des lois fluidiques et l'autre pour l'accomplissement des lois de la terre ; le veilleur fait agir tous les mouvements cérébraux de son incarné : la conscience, la mémoire, l'intelligence, le génie, etc... ; l'incarné a contre lui tous les éléments de la terre contre lesquels réagit le veilleur.

Aussi la médiumnité pourra-t-elle revêtir les multiples formes que nous

lui connaissons, suivant la facilité avec laquelle le médium pourra correspondre avec son éclaireur : à l'état de veille et conscient, il sera voyant, clairaudent, inspiré, etc., et rapportera ce que ce dernier lui aura fait voir, entendre, dire ; endormi, il lui laissera la direction de son cerveau, et c'est l'éclaireur alors qui parlera pour lui, servira d'intermédiaire obligé dans le cas d'incorporation d'autres esprits et dirigera la manipulation des éléments matériels nécessaires à la production des phénomènes.

Nous savons, en effet, que l'esprit, bien qu'enfermé dans la matière, peut quitter cependant son corps momentanément, tout en restant attaché à lui par un lien fluide : c'est le phénomène du sommeil ou de l'extériorisation. Cet état particulier peut se trouver produit par des causes différentes : tantôt l'esprit va se retremper dans l'espace et chercher de nouvelles forces, afin de pouvoir actionner son instrument d'évolution lorsqu'il a épuisé sa réserve fluide, c'est le sommeil naturel ; tantôt il s'échappe en se laissant aller librement et volontairement à la sollicitation de son veilleur, c'est le sommeil médianimique ; tantôt il se trouve chassé et empêché d'agir par certaines substances, s'il en fait usage : l'opium, les narcotiques, l'alcool, etc., paralysent son corps et le mettent dans un état spécial de crispation, si cette crispation devient trop forte et provoque une détente, la mort s'ensuivra par suite de la rupture du lien fluide, c'est le sommeil provoqué ; la joie, la peur, la douleur, la colère sont également des causes de faiblesse, d'évanouissement, de syncope ou de désincarnation, etc., etc. ; enfin l'esprit s'endort lorsqu'il se trouve sous la domination d'une volonté autre que la sienne, c'est le sommeil hypnotique ou magnétique, autre genre de sommeil provoqué.

Pendant toutes ces sortes de sommeils l'esprit extériorisé se trouve auprès de son veilleur ; il reste alors avec lui à côté de son corps ; ou bien, s'il est déjà évolué et si les circonstances le permettent, il pénètre dans le monde invisible sous sa conduite, quitte à revenir bien vite à la moindre alerte ; l'alerte, il la ressentira par une secousse du lien fluide qui l'unit à son enveloppe matérielle ; il est dangereux de réveiller brusquement une personne profondément endormie. Au réveil, l'esprit ne se souvient de rien, à moins que son veilleur ne lui permette de revivre ces moments passés dans l'autre monde, sous forme de vision.

Ceci posé, comment le phénomène de l'hypnose se produit-il ?

Lorsque l'hypnotiseur ou le magnétiseur opère, en dépit de son propre veilleur, il appelle à son aide, par ses efforts de volonté, des esprits dominateurs qui, par leurs fluides, refoulent le fluide vital de l'incarné, l'obligent à sortir de son corps et à se mettre sous la domination absolue du magnétiseur ; ces esprits dominateurs ont un lien, résultat d'incarnations précédentes, qui les unit au magnétiseur.

Qui dit « hypnotisme » dit donc « domination » ; nous trouvant ainsi en présence de dominateurs et de dominés, nous comprendrons sans peine la raison pour laquelle cette pratique est formellement condamnée par les Grands de l'espace : l'hypnotisme est contraire à la loi de Liberté.

Le magnétiseur ne peut agir que sur des êtres faibles, généralement incapables de volonté, ou d'un système nerveux fatigué, surexcité, malade, comme c'est le cas chez les hystériques ; les puissants hypnotiseurs sont rares ; plus rares encore sont les bons sujets.

L'incarné qui fait abandon de sa volonté, sort de son corps, se laisse dominer par une autre personne et lui livre la direction de son organisme, met évidemment le veilleur dans une fâcheuse situation ; ce dernier est justement préposé à la garde de ce cerveau qu'il vient de prêter si inconsidérément à un autre : qui sait si cet autre ne va pas détraquer la machine, par ignorance, bêtise ou méchanceté ? Que fait alors le veilleur ? Puisque l'incarné ne peut plus se manifester, il s'efforce de remplacer l'absent ; il répond à sa place aux questions posées, si cela lui est possible bien entendu, car il ne peut pas aller au delà de la compréhension de son incarné, ni enfreindre les lois universelles, aucune volonté n'est capable de le contraindre à parler des choses de l'invisible ; il s'efforce surtout de repousser l'influence des esprits dominateurs du magnétiseur qui l'entourent, le pressent et l'obligent parfois à les laisser prendre momentanément possession du sujet, suivant les lois fluidiques qui régissent les esprits ; ces incorporations se font généralement l'écho des propres pensées de l'expérimentateur.

Il peut arriver aussi que, par suite d'un moment d'inattention ou d'abandon de volonté de la part de l'hypnotiseur, des esprits autres que les siens s'incorporent dans le sujet endormi ; ces esprits, presque toujours des esprits rebelles, résistent à l'hypnotiseur et cherchent même parfois à lui faire du mal : ce dernier se trouvera, pour cette cause, subitement gêné, mal à l'aise, fatigué, il voudra cesser la séance, mais il aura beaucoup de peine à réveiller le sujet, et encore n'y parviendra-t-il que lorsque l'incorporé, ne pouvant plus se maintenir dans la place, sera repoussé définitivement par le veilleur qui aura fait les plus grands efforts pour obliger l'incarné à rentrer dans son corps ; ce pouvoir de forcer l'esprit à réintégrer sa prison de chair n'appartient qu'au veilleur seul.

Quant au sujet, il sort généralement de ces expériences avec des troubles cérébraux, la santé détruite ou compromise, obsédé ou fou.

Étant donné ce qui précède on comprend facilement que le dominateur puisse à son gré suggérer au dominé ce que bon lui semble, et s'il possède un sujet qu'il a l'habitude d'endormir, qu'il puisse encore agir à distance sur lui, par l'intermédiaire de ses esprits.

Mais il pourra arriver, par contre, que le veilleur du sujet, avec l'aide

d'amis de l'au-delà, finisse par secouer la domination du magnétiseur, repousse ses fluides et n'obéisse plus : le sujet, de docile qu'il était, sera devenu réfractaire.

Dans tous les cas, aucun résultat sérieux ne pourra être obtenu par voie d'hypnose : le sujet, assailli par des esprits inférieurs, contre lesquels le veilleur ne cesse de réagir, est absolument fermé aux esprits élevés ; ce procédé doit donc être absolument réprouvé par tout chercheur consciencieux : il est contraire à la loi de liberté, il détruit la santé des sujets, il ne conduit à rien.

Mais que désirent les savants ou expérimentateurs qui hypnotisent ?

Des renseignements sur des faits commandés ?

Dans ce cas, ils sont bien déçus, puisque le veilleur du sujet ne peut répondre que jusqu'à la limite où il peut aller et ne peut s'initier au delà de cette limite. Les résultats obtenus sont, du reste, tellement imprégnés des pensées de l'expérimentateur que ce dernier les appelle ingénument « des suggestions ».

Il est arrivé cependant que des secrets, des aveux, ont été arrachés par ce moyen à certaines personnes, à des criminels, par exemple ; ces cas sont tout à fait exceptionnels et ne peuvent pas être généralisés, car il a fallu pour les produire : d'une part que ces personnes fussent facilement hypnotisables et par conséquent sans volonté, ce qui est rare chez un malfaiteur ou quelqu'un qui n'est pas disposé à dire ce qu'il sait ; et d'autre part que le veilleur ait été autorisé à faire de telles révélations ; il n'a pu parler et raconter ce que semblait si bien cacher l'incarné que parce que celui-ci, accablé de remords, ou pour toute autre raison, avait pris la résolution formelle de tout avouer ; le veilleur montre sans cesse au coupable sa mauvaise action pour l'inciter au repentir et au rachat de sa faute, mais il est obligé de respecter la liberté de celui dont il a la garde et par conséquent ne peut pas le trahir.

Pourquoi hypnotiser alors ?

Je ne pense pas que ce soit pour montrer aux ignorants étonnés que l'on peut, par la volonté, dominer un autre être semblable à soi, qui se livre plein de confiance, prouver que l'on est maître de son organisme et de ses sensations et que l'on peut lui suggérer n'importe quoi ?

Dans tous les cas, ces expériences prouvent indiscutablement que la volonté d'un être peut se substituer à celle d'un autre être : tous nos savants sont d'accord sur ce point.

Mais qu'est-ce que la volonté manifestée, sinon un acte de la puissance de l'esprit ?

Dans ces conditions, quand nos médiums, dans nos séances de spiritisme tombent en transe librement, sans aucune intervention des assistants, sont

plongés dans le sommeil médianimique et nous produisent des phénomènes admirables, nous sommes bien obligés cependant d'attribuer ces manifestations à des volontés en acte autres que les nôtres, puisque nous sommes passifs : s'il y a des expressions de volonté autres que les nôtres, la volonté manifestée étant le propre de la puissance de l'esprit, il y a donc des « esprits » !

D'autre part, puisque le sujet est un sujet terrestre et qu'il ne lui est permis que de voir ou de recevoir les échos qui peuvent lui être transmis, il est évident qu'au point de vue expérimental, il est préférable et plus intéressant de prendre des sujets se trouvant sous l'influence médianimique, c'est-à-dire sous l'influence de fluides qui ne sont pas ceux de l'expérimentateur ; pour que le corps du médium soit en catalepsie, autrement dit dégagé des fluides de son incarné, pour avoir subi cette influence, il a bien fallu que des esprits autres que ceux de la terre fussent auprès de ce sujet et aient refoulé le fluide vital de l'incarné pour pouvoir s'y loger eux-mêmes ou faire place à l'un des leurs ; mais ces esprits de l'espace sont en pleine possession de leurs forces spirituelles, ils pourront par conséquent venir librement dans le médium, répondre aux questions posées, interpréter leurs principes, donner leurs enseignements, produire des phénomènes ; ils ne le peuvent pas dans un sujet hypnotisé.

Quant au médium, il n'a rien à redouter pour sa santé, le sommeil médianimique étant absolument sans aucun danger ; les esprits prennent soin de lui, et la séance terminée ils laissent dans son organisme des fluides réparateurs.

Voilà pourquoi nos « Instructeurs » nous ont toujours formellement défendu de ne jamais hypnotiser ou magnétiser aucun médium : nos fluides terrestres ne peuvent s'harmoniser avec les fluides des esprits supérieurs et les repoussent.

Les conditions de réussite de toute séance dépendent uniquement de la passivité, de la patience, de l'amour du Bien, des expérimentateurs.

Ne touchez donc jamais à un médium, pour quelque cause que ce soit, ni avant, ni pendant, ni après une séance : avant la séance vous gêneriez le travail préparatoire des esprits ; pendant la séance vous chasseriez les esprits élevés ; après la séance vous feriez perdre au médium le bénéfice des bons fluides que lui auraient laissés les esprits. Si la trance du médium était profonde, ou s'il était long à reprendre ses sens, gardez-vous surtout d'agir sur lui au moyen de passes magnétiques ! Vous pourriez lui faire le plus grand mal en paralysant l'action de son veilleur.

Ne craignez rien, les « Esprits » savent mieux que nous ce qui nous convient, ils sauront bien réveiller celui qu'ils auront endormi.

Paris, 22, rue Milton.
Janvier 1908.

RUFINA NOEGGERATH
(auteur de « LA SURVIE »).

Le Surnaturel Expérimental

(Suite)

L'INSPIRATION

Nous avons vu, dans le précédent article, que tout apport nouveau d'un monde supérieur constituait vraiment une manifestation plus ou moins lumineuse du Surnaturel. Nous avons constaté la réalité de ces apports d'en haut, dans le miracle d'ordre physique comme dans la prophétie et la Révélation. Nous découvrons la même action spéciale du surnaturel, action à la fois sous-jacente et transcendante, dans le phénomène de l'inspiration.

L'inspiration se retrouve dans toutes les religions: elle n'est pas l'apanage exclusif du peuple d'Israël chez qui, cependant, elle semble avoir atteint sa plus haute expression. L'inspiration étant un phénomène psychophysiologique a dû, de ce fait même, se retrouver partout et à des degrés divers dans toute âme religieuse. Quand les théologiens vous parlent des grâces d'illumination qu'entendent-ils par là, sinon une certaine inspiration apportant aux énergies défaillantes de la volonté et de l'intelligence, des forces toutes fraîches. On ne voit pas trop quel autre effet pourrait être produit. Ce supplément d'âme, ce grossissement psychologique se retrouvent chez toutes les nobles intelligences, chez les esprits religieux ou profanes. Puisque, par hypothèse d'abord, par démonstration ensuite, nous avons conclu à la présence du divin diffus dans l'univers tout entier, quand nous nous trouvons en présence d'un esprit qui brille d'un plus vif éclat, qui dépasse le niveau des idées de son temps; quand il nous est donné de contempler les merveilleux effets d'une volonté forte et bien affermie, nous pouvons légitimement conclure à une intuition plus profonde des choses divines, que l'inspiration qui souffle au dedans de ces âmes privilégiées est plus intense que celle des âmes ordinaires. Et si historiquement il peut être démontré que, chez le peuple juif, cette inspiration a été comme une trame continue autour de laquelle se sont enroulées ses destinées, nous pourrions également conclure que ce fut là, entre tous, un peuple privilégié. Ce qui ne veut pas dire que dans des cas particuliers, et ailleurs qu'en Israël, l'inspiration ait été ni moins forte ni moins puissante. Où trouver, par exemple, des idées plus élevées, des accents plus magnifiques sur Dieu que dans la Baghavah-Gitâ? En dehors de l'Évangile chrétien, où rencontre-t-on des plus belles maximes morales que dans l'Évangile de Bouddha? Cette inspiration profonde et transformatrice se retrouve chez tous les grands

initiés. C'est donc une erreur et une injustice de vouloir la localiser chez le seul peuple hébreu. Sous la pression mesquine et retardante de l'esprit de système, au lieu de voir dans l'inspiration une influence d'en haut toujours bonne et salubre partout où elle s'exerce, on la réduit à des proportions ridicules ; en voulant simplement en faire un fait local et temporaire, alors que par sa nature elle est universelle. C'est parce qu'on a voulu la préciser, en délimiter les contours, en un mot, la définir, alors qu'elle est chose essentiellement vivante, que sont nées les contradictions et que surgissent des conflits sans issues.

Sinon interrogeons la théologie chrétienne qui émet la prétention d'être seule en possession des Livres inspirés, voici ce que nous y lisons : « L'inspiration est une motion particulière de l'Esprit-Saint qui s'exerce sur l'écrivain, en déterminant sa volonté et en dirigeant ses facultés cognitives de manière à lui faire écrire ce que Dieu veut qu'il écrive. » Les Conciles de Florence, de Trente, du Vatican, ont donné sur ce sujet des définitions explicites et ont déclaré que tous les livres de la Bible sont inspirés et canoniques. Dans ces dernières années, le pape Léon XIII, dans son encyclique *Providentissimus Deus*, renouvelle la doctrine traditionnelle de l'Église, en termes si clairs, que pour les catholiques il n'y a plus de place pour l'équivoque. Mais qui ne voit que vouloir prouver l'existence et la valeur de l'inspiration par la théologie et l'Église, c'est faire une pétition de principes et rouler dans un cercle vicieux puisque c'est sur cette même inspiration des livres saints que l'on s'appuie pour prouver l'autorité de l'Église et de la théologie.

En dernière analyse, c'est à la raison seule de décider si l'inspiration est un fait historique.

Ce serait se tromper lourdement que d'attribuer à l'inspiration un pouvoir d'infailibilité, au point que l'auteur, dans ses multiples narrations, n'ait pu errer. « Les auteurs inspirés, dit M. Loisy, parlaient en matière d'astronomie le langage de leur temps, parce qu'ils partageaient les idées de leur temps. Et la chose est bien simple et il n'y a pas lieu de se scandaliser. Ce qui serait tout à fait scandaleux pour ne rien dire de plus, ce serait qu'ils eussent connu par la révélation toutes les vérités de l'ordre scientifique et qu'ils eussent pris soin de laisser dans l'ignorance leurs contemporains et la postérité. A qui aurait servi cette révélation ? Il ne faut pas dire néanmoins que la Bible contient des erreurs astronomiques. Ce serait à la fois une injustice et une naïveté. Pour que l'on fût en droit de reprocher à la Bible une erreur de ce genre, il faudrait que dans un passage quelconque un auteur inspiré manifestât l'intention d'imposer à son lecteur, comme vérité certaine, telle ou telle conception sur le système du monde. Mais aucun des écrivains sacrés n'a laissé entrevoir la volonté d'écrire une leçon d'astronomie. On doit cher-

cher la vérité dans ce qu'ils veulent nous apprendre et non dans ce qui est accessoire ou pour mieux dire étranger à leur enseignement. » La conciliation entre les affirmations rationnelles de l'exégèse moderne et les préentions irréductibles de la pensée catholique est impossible. D'après le concile de Trente, l'Écriture est divinement inspirée dans toutes ses parties. Mais une étude même superficielle de la Bible, à condition qu'elle soit sincère, suffirait pour créer de grands embarras aux partisans de l'inerrance absolue. Comment concilier, en effet, les erreurs historiques et scientifiques avec une inspiration infaillible aussi spéciale ? Le temps est heureusement déjà loin où l'Église, encore maîtresse des destinées des individus, pouvait s'appuyer sur la Bible, et aussi sur le bras séculier, pour affirmer que la terre ne tournait pas. Comme la pensée est la seule chose vraiment libre, malgré la formidable opposition de la plus formidable puissance, sur ce point comme sur beaucoup d'autre, la vérité s'est imposée.

Cette position sur le terrain d'un dogmatisme si absolu, n'étant plus tenable, on eut recours, pour sauver l'inspiration biblique, à de subtiles distinctions : de là, une inspiration verbale, et non verbale c'est-à-dire s'étendant ou ne s'étendant pas à tous les mots ; cette dernière laissant à l'écrivain sacré, avec une certaine initiative, une certaine responsabilité.

D'autres, jugeant que c'était à la fois trop et trop peu de limiter l'action divine uniquement sur le fond des Écritures, crurent que la meilleure explication était de faire tomber l'inspiration sur la volonté et non plus sur l'intelligence de l'écrivain. Il faut avoir une psychologie bien précaire pour opérer cette scission entre les facultés. Établir un pareil dualisme, concéder à une faculté unique le singulier privilège d'être un centre de vie à part, c'est avoir foi, sans doute, dans les distinctions scholastiques, mais, c'est également faire de la mauvaise psychologie.

Enfin, une théorie récente qui paraît plus acceptable, quoique ses auteurs aient encouru la disgrâce de l'Église officielle, est celle qui consiste à distinguer entre les jugements portés par l'auteur et les détails secondaires qui sont comme le cadre de sa pensée. « L'inerrance de la Bible, dit encore M. Loisy, ne peut impliquer la vérité absolue de tout son contenu et de toutes ses propositions quel que soit leur objet. Un livre absolument vrai pour tous les temps, dans tous les ordres de vérité, n'est pas plus possible qu'un triangle carré. Un livre, même divin, est toujours un livre destiné aux hommes ; il est encore et nécessairement un livre humain. Un livre, absolument vrai pour tous les temps, serait, s'il pouvait exister, incompréhensible pour tous les temps. Un livre, vrai selon la science d'aujourd'hui, ne serait plus tout à fait vrai, selon la science de demain. Si tous les hommes portent la marque de leur époque, il en est ainsi de leurs œuvres, particulièrement des œuvres littéraires qui reflètent, avec l'individualité de leurs auteurs, les opinions et

les mœurs de l'âge où ils ont vécu. Il n'existe pas de symbole contenant, sous une forme accessible aux esprits de tous les siècles, toute la somme de vérité que les hommes sont et seront à jamais capables de comprendre. La vérité religieuse elle-même n'a pas été donnée à l'humanité comme un trésor immuable, une sorte de diamant incorruptible destiné à être contemplé successivement par toutes les générations. La doctrine révélée ressemble plutôt à un germe précieux qui vit et grandit substantiellement identique à lui-même sous le développement incessant qui est la manifestation et la condition naturelle de son existence. » D'après ce savant auteur, il y a donc eu un développement non seulement des idées profanes et auxiliaires, mais même de l'idée religieuse. Si l'inspiration porte uniquement sur l'enseignement de l'auteur, il ne peut être question d'erreur dans la Bible, puisqu'il est de toute évidence que leur but n'était nullement de traiter des questions historiques ou scientifiques. Et, quoique l'incitation divine portât sur l'ensemble des documents accumulés pour la rédaction définitive, il n'y a de garantie que la partie essentielle du travail, celle qui concerne l'enseignement dogmatique et moral de l'auteur.

Et cependant, n'est-ce pas encore trop dire ? En attribuant ainsi à chaque auteur inspiré une infaillibilité en matière religieuse ne force-t-on pas l'histoire ? En effet, en concédant à chaque écrivain la garantie de son enseignement on le rend sur ce point infaillible. Mais si, par hasard, des enseignements contradictoires se rencontraient, comment pourrait-on alors concilier des infaillibilités contradictoires ? Le même problème se posera plus loin pour le dogme, et il importe dès maintenant de le préciser.

Ce que l'on entend par enseignements religieux ce sont ceux qui regardent Dieu, l'âme et la vie morale ; et ce terme, par son élasticité même, peut être la cause de bien des polémiques. Comme les auteurs sacrés n'ont nullement songé à nous définir leur enseignement, ce soin est laissé aux interprètes qui, eux-mêmes, peuvent se trouver embarrassés. Il importe donc de donner de cet enseignement la définition la plus large en même temps que la plus précise. Et cependant, même réduite aux proportions que nous lui avons données, l'inspiration, qui n'est autre ici que l'enseignement garanti, est encore quelque chose de trop général. La garantie divine tombe-t-elle sur l'idée seule, ou la formule qui sert à l'exprimer participe-t-elle également à cette assistance ? Si on dote la formule d'infaillibilité on la fait tomber également sur ces contingences multiples dont la formule n'est que le reflet. Quant à l'idée pure, détachée de toute formule, elle devient alors quelque chose d'idéal et d'abstrait, un absolu qui déborde toutes les conceptions intellectuelles et qui ne peut jamais être atteint. Voilà pourquoi, si on y réfléchit bien, l'inspiration ne peut pas être une grâce divine spéciale favorisant des individus particuliers, ce ne peut être qu'une assistance géné-

rale, un courant de lumière divine passant sur les âmes et qui rend infail-
lible non pas leurs tentatives particulières, mais bien leur tendance géné-
rale. Il peut donc y avoir, dans cette illumination des esprits, des arrêts et
des reculs ; les formules employées peuvent être contradictoires ; des au-
teurs peuvent errer même en matière religieuse, sans que cela contrarie en
rien l'allure générale de l'inspiration d'en haut qui n'est qu'une forme
idéale et transcendante de l'évolution morale. L'évolution religieuse n'est
qu'un des aspects de l'évolution générale. L'attitude à prendre à son égard
est donc la même, c'est en dehors ou plutôt au dedans du courant qu'il faut
se placer pour juger de sa direction. Si nous voulons nous installer dans
chacun des états d'âme des écrivains sacrés, nous n'y trouverons pas une
garantie suffisante d'infailibilité, car ce n'est pas à la surface des âmes que
l'on rencontre la vérité mais à des profondeurs que l'analyse la plus péné-
trante ne peut sonder.

Les jugements humains ne nous parviennent que recouverts par des for-
mules qui souvent trahissent la pensée de l'auteur. La pensée elle-même
n'atteint pas le subliminal profond et, si l'on creusait plus avant, derrière
l'idée discursive, c'est la volonté que l'on rencontrerait. Ce désir, qui est
comme le premier élan de l'être, est intraduisible car il ne peut se rendre
qu'à l'aide de la pensée qui est en rapport avec le monde sensible tout
entier.

Voilà pourquoi l'âme est obscure pour elle-même. Comme le dit W. James,
« c'est à la surface de nous-mêmes » que nous vivons, notre illusion est
toujours renaissante et alors que nous avons cru rendre des sentiments pro-
fonds, nous n'avons exprimé que des émotions superficielles. Bien des
existences doivent sans doute s'écouler avant qu'apparaisse à la surface notre
moi véritable et profond. Puisque cette connaissance intime de nous-mêmes
nous échappe, combien, à plus forte raison, doit-elle être mystérieuse pour
ceux qui nous considèrent du dehors. Cette dernière analyse demeurera à
jamais stérile, féconde en obscurités et en contradictions. Mais que dire
quand elle porte sur Dieu ! Aussi, sur ce point, combien différent les con-
ceptions des prophètes ! Après la mort de Josias, 608 avant Jésus-Christ,
qui avait combattu contre le Pharaon d'Égypte en lutte avec l'Assyrie, par
suite d'une défaite malheureuse, la confiance en la justice de Iahvé fut mise
en doute. Le problème du mal et de son accord avec une Providence sage
et bonne se posa d'une façon douloureuse, et reçut des prophètes des solu-
tions différentes. Alors qu'Isaïe, fidèle à l'ancienne tradition, ne peut croire
à l'abaissement d'Israël dont la gloire pour lui se confond avec celle de
Dieu, Jérémie proclame la nécessité d'un jugement même défavorable à son
peuple et contraire à l'inviolabilité de Sion. Sa tendance est universaliste :
Dieu, autrefois considéré comme un dieu national, il le détache du peuple,

il l'adore pour lui-même sans aucun mélange d'égoïsme. « Ce sont également des accents bien différents de ceux d'Ezéchiél qui résonnent dans l'œuvre d'un de ses contemporains qui probablement vécut non pas à Babylone, comme on l'a cru assez généralement, mais dans quelque partie de la Palestine : il s'agit de celui que l'on appelle le second Isaïe, de l'auteur d'Isaïe 40-55. Tandis que la notion qu'avait de Dieu Ezéchiél l'amenait à insister fortement sur la loi, c'est-à-dire sur l'organisation, nous sommes frappés d'entendre, dans la bouche du second Isaïe, une doctrine de salut accordé gratuitement : la seule condition mise au salut c'est la foi, mais cette unique condition est indispensable. » Nous sommes ici en présence d'un précurseur de saint Paul. Sans doute, c'est toujours Iahvé qui fait le fond de l'enseignement prophétique ; mais suffit-il d'un accord sur une notion aussi générale pour créer une homogénéité d'enseignement ? C'est toujours la science et la philosophie qui sont en jeu dans les discussions des savants et des philosophes, mais sur ces thèmes identiques que de divergences d'opinions ! Cependant science et philosophie se réalisent de jour en jour malgré la variété des jugements. Nous avons dans l'Ancien Testament des preuves nombreuses comme quoi, pendant longtemps, les Iahvistes les plus fidèles admettaient l'existence simultanée de leur Dieu avec ceux des autres nations. Trouvant tout naturel que chaque peuple eût son dieu comme Israël avait le sien, ils localisaient la puissance divine dans les limites de leur territoire. C'est ainsi que, pour des prophètes comme Osée et Amos, tout ce qui est en pays étranger est impur et n'appartient pas à Iahvé. Quelle différence encore si nous comparons la littérature d'Israël, antérieure au VIII^e siècle, avec celle des prophètes de cette époque ! C'est à cette date seulement qu'apparaît le prophétisme éthique, alors qu'il n'y avait eu jusque-là qu'un prophétisme vulgaire. La notion de la divinité et de la moralité s'élargissent : un souffle d'inspiration autrement puissant passe sur Israël, et nous sommes vraiment à un point culminant de la vie spirituelle du peuple hébreu, à un moment où la courbe idéale de l'évolution religieuse se rapproche le plus de la vérité éternelle. Cette illumination, véritable travail intérieur qui s'opérait dans l'âme des prophètes, n'est pas simplement une pensée intellectuelle, toujours perfectible et par conséquent jamais identique à elle-même, c'est le courant lumineux de vie divine qui circule à travers l'univers qui devient plus intensif à cette époque de la vie d'Israël. Cette motion tout intérieure n'est traduisible en aucune formule, mais simplement par ses effets. Voilà pourquoi les difficultés de l'exégèse seront toujours insurmontables tant qu'elle voudra placer l'infailibilité de l'inspiration dans une pensée momentanée, dans une expression passagère, pensée et expression qui ne sont que des efforts pour faire remonter à la surface et pour rendre de plus en plus consciente la vie

divine qui circule dans le monde et qui est venue pour ainsi dire heurter, par au-dessous et d'une façon fugitive, l'âme des prophètes.

E. W.

(A suivre.)

Qu'est-ce que la Médiumnité ?

Nous excellons, nous autres modernes, surtout depuis que règne sur nos démocratiques esprits la *diplomatie*, c'est-à-dire depuis que nous sommes abreuvés de brevets et diplômes de tous genres et de toutes dimensions, nous excellons, dis-je, à parler beaucoup pour ne rien dire et, en tout cas, pour ne pas nous entendre.

La raison en est que l'on ne définit pas les mots dont on se sert. On leur donne une signification générale et vague, en bloc, et sur ce bloc chacun taille sa facette, puis ne regarde et ne veut voir qu'elle ; chacun donne ainsi à ce mot un sens différent ; il y a même beaucoup de gens qui donnent au même mot plusieurs sens, suivant les besoins de la cause qu'ils soutiennent. Ceux-ci passent pour les plus éloquents ; ils sont les plus féconds parleurs, les plus habiles disputeurs. A eux reviennent de droit gloire, honneur et profits.

Il en est ainsi dans les sciences orthodoxes, et l'on peut bien dire aujourd'hui que la cité des Lettres est une véritable Babel scientifique et littéraire.

Il en est encore ainsi, et de plus en plus à mesure que les savants s'en mêlent, dans les sciences hétérodoxes, et notamment en spiritisme.

Il en est ainsi, par exemple, pour le mot *médiumnité*, qui est devenu un véritable Protée, chacun lui donnant la signification qu'il lui plaît.

Il ne faut donc pas s'étonner si je pose cette question : *Qu'est-ce que la médiumnité ?* On va voir que la question n'est pas inopportune et que les opinions les plus disparates règnent à ce sujet.

..

Selon l'étymologie, le *médium* est un intermédiaire, un moyen entre deux extrêmes.

C'est bien ainsi que l'entendent les dictionnaires, du moins les anciens : « *Médium*, celui qui, selon les spirites, agit sous l'influence des esprits. »

Le *médiumnité* est donc la faculté d'agir sous l'influence des esprits. Le *médium* est le moyen terme entre l'esprit ou âme des morts et l'homme vivant.

Dans cette conception, le véritable acteur des phénomènes spirites est l'esprit. Le médium n'est que l'instrument. On peut le comparer à un pont qui relie le monde visible au monde invisible.

La science moderne a changé tout cela. D'après elle, les esprits n'existent pas. Les médiums n'agissent donc pas sous leur influence; ils ne sont et ne peuvent être des intermédiaires entre nous, qui vivons, et les esprits, qui n'existent pas. Il n'y a pas de commune mesure entre le réel et le néant.

Les médiums n'agissant pas sous l'influence des esprits, sous quelle influence agissent-ils donc ?

C'est ici que la question devient embarrassante.

Pour la plupart des savants, les médiums n'agissent sous aucune influence étrangère. Ce sont simplement d'habiles prestidigitateurs, de rusés escamoteurs, d'insignes imposteurs, qui trompent, dupent, exploitent le pauvre monde par leurs tours de *passe-passe*.

Il paraît bien ici que « dans les âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années », car on voit des enfants médiums, et jamais un professeur de magie blanche ou de physique amusante n'a dit d'un médium : « Celui-ci est mon élève. Je puis faire tout ce qu'il fait et encore beaucoup d'autres choses. »

Il est à noter que ceux qui jugent ainsi les médiums ne les connaissent pas, ne les ont jamais étudiés et ne veulent même pas les examiner. Ces doctes personnages appartiennent à la famille scientifique de Huxley qui, invité par la Société d'Études psychiques de Londres à étudier avec elle le spiritisme, refusa l'invitation et répondit :

« Je n'ai pas de temps à consacrer à une pareille étude... Si quelqu'un m'offrait l'occasion d'entendre les radotages de quelques vieilles femmes ou de curés dans la cathédrale voisine, je déclinerais cet avantage, ayant beaucoup mieux à faire. Si les habitants du monde spirituel ne parlent pas avec plus de sagesse et de sens commun que ne le rapportent leurs amis, je les classe dans la même catégorie. »

Les rangs de cette famille commencent à s'éclaircir. Les savants, qui ont enfin daigné examiner les médiums, reconnaissent aujourd'hui que, si les médiums mentent et se trompent quelquefois, ils ne le font pas toujours ; il y a autre chose dans le spiritisme que des *trucs* et les médiums sont réellement doués de facultés spéciales.

Seulement, ajoutent-ils, cette faculté ne consiste pas à agir sous l'influence des esprits puisque les esprits n'existent pas. La cause des phénomènes dits spirites n'est pas *extérieure*, elle est *intérieure* ; elle réside en nous, dans le médium et les assistants qui, la plupart du temps, ne s'en doutent même pas.

La médiumnité serait ainsi une faculté naturelle, comme toutes les autres

facultés physiques et intellectuelles. Elle se trouve en tous les hommes à un degré quelconque, ordinairement très faible, exceptionnellement très marqué. Ces derniers sont nommés médiums. Ce sont eux-mêmes, et non les prétendus esprits, qui produisent tous les phénomènes en question. Voilà tout le mystère expliqué.

Il faut convenir, pour cette fois, que les savants sont avares de noms nouveaux; eux qui en sont ordinairement si prodigues, souvent mal à propos, sans motifs valables, comme, par exemple, quand ils ont changé le nom de magnétisme en celui d'hypnotisme.

* *

Si le médium est le seul auteur, conscient ou inconscient, des phénomènes spirites, il n'est pas médium. Si la médiumnité est ce qu'on dit, elle est mal désignée, il faut lui trouver un autre nom.

Alors, quel nom donner à la faculté en question, qui ne ressemble à aucune autre ? Je laisse aux savants le soin de chercher dans le jardin des racines grecques une épithète convenable.

Il ne suffit pas de dire que la médiumnité est une faculté inhérente au médium ; il faudrait le prouver et montrer comment cette faculté opère. Or, la science n'en connaît pas long sur ce chapitre. *Extériorisation, dédoublement*, etc., sont très insuffisants pour expliquer tous les phénomènes et, d'ailleurs, ils mèneraient les savants beaucoup plus loin qu'ils ne veulent aller et que nous n'essaierons, pour le moment, de les conduire.

Mais les choses sont-elles ainsi que l'enseignent les savants ? N'y a-t-il pas d'esprits ni, par conséquent, de médiums ? Sur quelles raisons, sur quelles considérations fondent-ils leur sentence ? Quelles objections opposent-ils à la théorie spirite ?

Il n'y a pas, disent-ils, de purs esprits. Nous ne pouvons concevoir d'esprit sans matière. L'esprit n'est même qu'un mode, un accident, un produit de la matière. Donc...

« Il n'y a pas de purs esprits. »

C'est ce que nous disons et prouvons nous-mêmes. Les esprits, tels que les entendent les spirites, tels qu'ils se présentent à nous, ne sont pas des esprits *purs*, mais des esprits revêtus d'un corps ordinairement invisible, de même que nous sommes revêtus d'un corps visible.

« Nous ne pouvons concevoir d'esprit sans matière. »

En supposant qu'il en soit ainsi, notre faculté de concevoir est la mesure de nos connaissances actuelles, mais non la limite de la réalité et de nos connaissances possibles. En tout cas, nous le répétons, en spiritisme, il ne s'agit pas d'esprit sans matière.

« L'esprit n'est qu'une modalité, un produit de la matière. »

Vous n'en savez absolument rien et n'en fournissez aucune preuve. Pour nous, ou du moins pour nos sens, la matière n'est pas plus concevable sans l'esprit, que l'esprit sans la matière. Rien, dans la science, ne prouve que l'un dérive de l'autre.

S'il n'y a pas de purs esprits, il y a des âmes dégagées de leur corps visible et restant pourvues d'un corps invisible que nous appelons périsprit ; et ces âmes peuvent, dans certaines conditions, être vues, comme l'expérience de tous temps et de tous pays le prouve ; elles peuvent agir sur les corps terrestres avec ou même sans le secours des médiums, comme nous agissons nous-mêmes sur nos corps physiques.

Les savants qui viennent nous parler de purs esprits se croient très forts, exempts de toute superstition comme de toute religion ; en réalité, leur esprit est encore enveloppé dans les langes du catholicisme, ou bien ils sont de mauvaise foi, car les spirites se sont assez expliqués à ce sujet pour que personne n'ignore ce qu'ils entendent par les esprits.



Purs ou non, ajoutent les savants, les esprits ne peuvent ou ne veulent venir à nous. Supposé que les âmes survivent aux corps, il n'est pas admissible qu'elles viennent mouvoir des tables, tenir des conversations banales avec nous, se livrer à divers exercices ridicules et grotesques.

Rien de ce qui est réel n'est indigne de l'attention des hommes et surtout des savants. Pendant des siècles, on a considéré comme puérile et ridicule d'attirer une bande de liège avec un bâton d'ambre, ou de faire danser des aiguilles dans une assiette en promenant un aimant sous cet ustensile. Ceux qui ont pris au sérieux ces enfantillages ont ajouté deux importants chapitres à la physique : le magnétisme et l'électricité, chapitres qui sont loin d'être clos. Qui sait ce qui sortira de la « danse des tables » ?

« Les esprits ne peuvent pas venir à nous. »

Qu'en savez-vous ? Ils peuvent bien animer et faire fonctionner nos organismes corporels — *me us agit at mole m* ; — ils peuvent, par le moyen de ce corps, mouvoir divers objets. Pourquoi ne le pourraient-ils plus quand ils sont séparés de leurs corps mortels ? C'est là une question de fait, c'est à l'observation et à l'expérience d'en décider.

« Quand même ils le pourraient, les esprits ne voudraient pas venir se communiquer à nous. »

Qu'en savez-vous encore ? Pourquoi ne le voudraient-ils pas ? Le principal moteur de notre volonté, c'est notre sensibilité, ce sont nos affections. Si les esprits ont vécu, s'ils ont laissé ici-bas des êtres auxquels ils étaient attachés, tout indique qu'ils doivent désirer entrer en communication avec eux.

Le font-ils ? C'est encore une question de fait, qui doit se résoudre par l'expérience.

Évidemment, il y a lieu de croire que les esprits ne peuvent pas venir à nous autant qu'ils le voudraient : ce ne serait pas la peine de mourir. Peut-être aussi ne le veulent-ils pas autant qu'ils le peuvent ; il est probable qu'ils ont autre chose à faire de plus important ; il est possible qu'il y ait, dans certains cas et au delà d'une certaine mesure, inconvénient pour eux et pour nous à ce qu'ils se communiquent autant que nous le voudrions.

De notre côté, et pour des raisons analogues, nous ne pouvons pas avoir toujours les esprits que nous voulons et quand nous voulons. Les expériences spirites ne sont pas *répétables* à volonté, comme le voudraient les savants ; mais cela n'est pas nécessaire.

Il suffit que les esprits se manifestent quelquefois pour établir qu'ils existent, qu'ils peuvent et veulent se communiquer. La survivance de l'âme se trouve ainsi prouvée, ce qui est le point essentiel.

Il y a plus. Les expériences spirites, n'étant pas *répétables* à volonté, n'en sont que plus probantes ; que dis-je, elles ne le seraient même pas autrement. C'est alors que l'on pourrait dire que tout vient du médium, que la cause des phénomènes est *intérieure* et non *extérieure*.

Si les esprits font et disent des choses qui ne peuvent venir de nous, il faut nécessairement qu'il y ait dans les manifestations spirites un facteur autre que le médium et les assistants. C'est ce dont les savants conviennent de plus en plus, à mesure qu'ils étudient plus attentivement, plus patiemment et plus impartialement.

Ceux d'entre eux qui en sont arrivés là résistent encore à admettre l'explication spirite et cherchent autre chose.

Ils ont raison de n'avancer qu'avec prudence. Nous ne leur demandons pas de croire, du moins pas trop vite et sans de bonnes et solides raisons et preuves. Cherchons donc avec eux.



Il est certain que les phénomènes spirites dénotent une *force*, et que cette force est *intelligente* et *volontaire*. Elle est donc de la même nature que l'âme humaine, égale et souvent supérieure, en tout cas, extérieure à celle-ci.

Quels êtres connaissons-nous dans l'univers, à côté ou au-dessus de l'homme, à qui nous puissions attribuer la production de ces phénomènes ?

Pour les matérialistes, il n'y a rien. L'univers est un cône dont l'homme est le sommet. Au-dessus, néant ! Nous ne pouvons donc leur demander l'explication et ils ne peuvent la donner.

Pour les catholiques, au-dessus et en dehors de l'homme, il y a des anges et des démons, des esprits purs ou impurs, mais immatériels.

Comment ces esprits immatériels peuvent-ils mouvoir les corps matériels ? Mystère.

Comment et pourquoi ces esprits, qui n'ont rien de commun avec l'humanité, qui n'ont jamais vécu sa vie, viendraient-ils se communiquer à nous ? Dans quel but ? Où ont-ils appris nos langues ? Où ont-ils puisé nos sentiments, nos passions, nos idées, nos caractères ? Mystère.

Cette hypothèse est tout à fait invraisemblable et, d'ailleurs, de plus en plus délaissée.

Tout ce que l'on peut concéder aux catholiques, c'est que, ne connaissant pas tous les secrets de la nature, nous ne pouvons pas plus nier qu'affirmer l'existence de leurs anges et démons ; nous ne pouvons non plus nier la possibilité de leur intervention en spiritisme ; nous pouvons seulement dire qu'elle est tout à fait improbable et, en tout cas, dénuée de toute preuve.

Les occultistes, demi-savants, demi-catholiques, qui possèdent de profonds et terribles secrets, qui ont la clé de tous les mystères de l'univers, ou peu s'en faut, mais tiennent leur porte bien fermée, attribuent les phénomènes spirites à des esprits élémentaires, élémentals, larves, loques, coques, etc.

Comme il nous faut des preuves et que les occultistes ne nous présentent que des mots, nous n'entrerons pas en discussion avec eux. Les arguments que nous venons d'opposer aux catholiques s'appliquent aussi bien aux occultistes.

De toutes les causes *extérieures* que nous connaissons ou que nous pouvons imaginer pour expliquer les phénomènes spirites, il ne reste donc que l'âme humaine ; il n'y en a pas d'aussi rationnelle et d'aussi naturelle.

Lors même qu'on n'aurait que des preuves de raison, nous serions obligés d'admettre — au moins provisoirement — que la cause efficiente des manifestations spirites est l'âme humaine, incarnée ou désincarnée. Mais les preuves expérimentales s'ajoutent aux preuves rationnelles.

L'âme incarnée — étrangère au médium et aux assistants — est quelquefois la cause des phénomènes spirites, on en a de nombreux exemples.

Qui peut le plus, peut le moins. Si l'âme incarnée, tout en animant son corps, peut se manifester au loin par des coups, des bruits, des mouvements d'objets, etc., à plus forte raison l'âme désincarnée le pourra-t-elle.

C'est effectivement ce qui a lieu, ce qui est prouvé par une multitude d'expériences.

On a d'abord le témoignage de ces âmes elles-mêmes, témoignage contrôlé et trouvé exact nombre de fois.

On a ensuite une quantité de faits constatés par des observateurs compétents et consciencieux de tous les pays et même de tous les temps, et recueillis dans des ouvrages spéciaux.

Voici, par exemple, les *Recherches sur la médiumnité* (1) de M. G. Delanne, où les faits de ce genre fourmillent, comme on pourra en juger rien que par les seules têtes de chapitres de la troisième partie: Preuves multiples de la communication des esprits par l'écriture automatique.

Le chapitre I^{er} traite des communications révélant des faits inconnus du médium ou des assistants en dehors de toute influence télépathique ou clairvoyante.

Le chapitre II reproduit des communications au-dessus de la portée intellectuelle du médium, ou en dehors de ses connaissances.

Au chapitre III il est question d'écritures en langues étrangères inconnues du médium.

Le chapitre IV donne des autographes de personnes mortes obtenues par des médiums qui ne connaissaient pas les décédés.

Le chapitre V contient des confirmations multiples de l'intervention des esprits.

Nous pouvons ajouter à cette énumération les communications contraires aux sentiments, idées et désirs du médium, comme il arrive souvent d'en obtenir.

Il est à noter que M. Delanne a commencé, dans les deux premières parties de son livre, par éliminer tous les faits dont l'origine *spirite* pouvait être douteuse ou contestable ; que cette troisième partie comprend près de deux cents pages très compactes et aurait pu facilement être doublée.

De tous ces faits et considérations, il nous paraît permis de tirer la conclusion suivante :

1^o Le médium est véritablement *médium*, c'est-à-dire intermédiaire entre les esprits et nous. Il est la cause *instrumentale*, mais non *efficiente* des phénomènes qu'il paraît produire. Le médium est le canal ; l'esprit est l'eau qui y circule.

2^o La médiumnité est donc bien, comme l'indique son étymologie et comme le disent les dictionnaires et les spirites, la faculté d'agir sous l'influence des esprits.

3^o Les savants se trompent quand ils disent que la cause réelle des phénomènes dits spirites est *intérieure* et non *extérieure* ; qu'elle réside dans le médium et les assistants et non dans les esprits.

ROUXEL.

(1) RECHERCHES SUR LA MÉDIUMNITÉ. *Étude des travaux des savants. L'écriture automatique des hystériques. L'écriture mécanique des médiums. Preuves absolues de nos communications avec les esprits*, par Gabriel Delanne. 1 vol. in-16, Paris. Librairie des Sciences psychiques, 1902. Prix 3 fr. 50.

Expériences du cercle Allan Kardec

Un cercle spirite peut se fonder rapidement, mais les résultats des expériences ne se produisent que lentement, avec la patience exigée des médiums et des membres assidus aux divers groupes.

Nous attendions, pour en parler, que des phénomènes certains se produisissent avec méthode et nous pouvons assurer aujourd'hui que les membres du Cercle peuvent y venir constater par eux-mêmes la véracité des faits psychiques qui, de jour en jour, se succèdent dans une ambiance qui s'accroît de plus en plus.

— Le vendredi soir est consacré aux conférences et aux séances dirigées par M^{me} Debora, médium et son fils auxquels s'adjoignent plusieurs personnes dont la médiumnité s'affirme à chaque réunion qui est publique tous les vendredis et a lieu en pleine lumière.

Coups frappés dans la table et dans les tableaux et les meubles placés en dehors du cercle, lévitations avec et sans contact, coups répétés, réponses à des questions posées. Ces séances promettent des résultats plus étendus.

— Le groupe, dirigé par M^{me} Monroc, chaque samedi soir, progresse sensiblement et nous donnons *in extenso* ci-après le compte rendu de l'intéressante soirée du 15 décembre.

— Le groupe du mardi, encore peu fréquenté, promet de devenir intéressant. M^{me} Renault, qui le dirige, s'applique de son mieux à démontrer les phénomènes de dédoublement et de régression de la mémoire qu'elle obtient de deux très bons sujets, qui deviendront meilleurs si nos frères veulent bien les aider de leurs fluides par leur présence assidue, régulière.

CERCLE ALLAN KARDEC

Groupe du samedi de M^{me} M...

Séance du 15 décembre 1907.

Assistaient à la séance :

M^{me} Barat, Pizot, Monroc, Rigaut, de Lerche, M^{lle} D...

MM. Rigaut, Barat, D... et le jeune médium M...

La séance débuta par une communication du guide du groupe disant ce que l'on devait faire, et l'ordre des places que l'on devait occuper autour du guéridon, en faisant la chaîne, c'est-à-dire en tenant la main de ses voisins.

Une feuille de papier et trois crayons avaient été déposés sur le guéridon. Indépendamment de la confiance réciproque, tout mouvement de l'un des assistants eût été facilement contrôlable par ses voisins, tous étant serrés coude à coude.

Tout d'abord le guéridon s'inclina de façon à ne porter que sur un pied et fut animé d'un mouvement d'oscillation en tous sens autour de ce point d'appui.

Le mouvement ayant cessé, un des crayons fut soulevé et projeté sur la main de M. B... puis la feuille de papier fut agitée avec bruit. Il semblait que deux mains la tournaient et retournaient vivement.

A partir de ce moment les phénomènes se produisent sans discontinuer : Crayons enlevés des mains des personnes qui les tenaient, feuille de papier voltigeant à hauteur des visages, coups frappés avec force, lévitation du guéridon d'environ dix centimètres d'abord, etc., etc.

M^{me} B... déclara soudain avoir senti un attouchement à la main, puis tour à tour chacun des assistants, sauf M^{me} de L... qui, fort craintive, avait prié les esprits de ne pas la toucher. Plusieurs personnes, éloignées les unes des autres, furent touchées en même temps, ce qui fait supposer la présence de plusieurs mains invisibles.

Dès le début de la séance le jeune médium M... s'était endormi.

Un des crayons, saisi par une main invisible frappa très vite, de sa pointe, la table, sur laquelle on l'entendit ensuite grincer comme si elle écrivait sur cette table. Quelqu'un ayant déclaré avoir senti le crayon qui se mouvait, dans une position verticale, chacun reçut sur la main un coup donné avec l'extrémité non taillée du crayon.

M. R... sentit en même temps le contact de l'extrémité des doigts qui le tenaient semblables à des doigts de caoutchouc.

Le guéridon fut soulevé à nouveau et plusieurs fois de suite à des hauteurs croissant à chaque lévitation de sorte que, pour maintenir les mains à son contact, il fallait les élever au niveau du sommet de la tête. Arrivé au terme de sa course ascensionnelle le guéridon retombait assez violemment comme si la force manquait pour le soutenir plus longtemps et, dans une de ses brusques descentes, il fit entendre un craquement précurseur d'un dénouement fatal pour le pauvre guéridon ainsi malmené. Il fut alors demandé que la table fût élevée moins haut afin qu'il restât de la force pour ménager la descente.

Le fait demandé se produisit.

Les attouchements continuaient : M. R... fut frappé avec force au bras gauche, puis au flanc, à la jambe ; M^{me} M... au dos, sur la tête, et les autres assistants en diverses parties du corps, et plusieurs fois, et d'autres personnes simultanément. Quelques-uns éprouvèrent la sensation d'être touchés

par un gant de caoutchouc. M. R... sentit sur la main un contact de doigts très gros ganté de drap. Ces deux contacts différents eurent lieu en même temps.

Par coups frappés il fut indiqué de faire la chaîne avec les pieds et les mains, sans contact avec le guéridon; puis de chanter. Un bruit très distinct de coups frappés par des doigts agiles rythmait les chants; et quand on s'arrêtait de chanter, le rythme des coups frappés par les invisibles indiquait l'air réclamé.

Alors commencèrent une série de lévitations sans contact, les pieds et les mains des assistants faisant la chaîne, lévitations de plus en plus accentuées.

A un moment il a été nécessaire, pour contrôler la hauteur à laquelle atteignait le plateau du guéridon, d'élever les mains à bras tendus, tout en faisant la chaîne. Bientôt ce furent les pieds du guéridon qui atteignirent cette hauteur, et la dépassèrent sans qu'on pût contrôler la hauteur maxima.

Les bras ainsi tendus l'étaient aussi bien pour se garantir d'une chute éventuelle du guéridon que pour en vérifier la hauteur. Pendant une de ces lévitations un pied du guéridon retomba avec bruit sur le plancher.

Un instant après, on entendit la chute d'un objet au son métallique dont M. B... constata la présence sur le tapis en le touchant du bout du pied.

Le guéridon fut alors soulevé et couché en l'air à cinquante centimètres environ au-dessus des têtes de M^{me} et de M. R... ; ensuite il fut retourné les pieds en l'air, redescendit, remonta de nouveau, fut remis sur pied, et bien qu'éclopé se tint et continua d'agir comme s'il avait encore ses trois pieds.

Des coups y furent de nouveau frappés en batterie, puis il fut enlevé et transporté en dehors du cercle par-dessus les têtes pour être déposé très doucement les pieds en l'air derrière le médium toujours endormi.

Celui-ci s'étant levé, se plaça au milieu du cercle, où il eut une ou deux tentatives de lévitation, difficiles à contrôler et s'éveilla.

La lumière fut faite. On trouva sur le tapis l'objet dont on avait perçu la chute : un anneau de rideau. On constata qu'aucun anneau ne manquait aux rideaux du salon où avait lieu la séance, et après quelques recherches on en retrouva de semblables dans un petit meuble d'une pièce contiguë dans laquelle M^{me} de L... avait remarqué plusieurs fois du bruit durant la séance.

Suivant les indications données par le guide du groupe on se disposa à tenter une expérience de lévitation du médium lui-même contrôlée à l'aide d'un dispositif dont voici la description :

Une planche était disposée en bascule de telle sorte qu'une de ses extrémités reposait par son poids sur une tige de cuivre établissant ainsi le contact qui mettait en action une sonnerie électrique. Si on mettait un poids sur l'autre extrémité de la planche, la première s'élevant, tout contact ces-

sant, la sonnerie ne marchait plus. Si on enlevait ce poids, la sonnerie se faisait de nouveau entendre.

Ce poids fut remplacé par le médium de façon que, lorsqu'il aurait une lévitation, la planche, en basculant, rétablît le contact et la sonnerie.

Les pieds du médium furent attachés afin qu'il ne pût se déplacer ; et par surcroît de précaution, les nœuds des cordes et plusieurs points de contact avec la planche furent scellés à la cire. Dans cette position la sonnerie ne pouvait fonctionner que s'il y avait lévitation du médium.

La chaîne formée, l'obscurité faite, les chants reprirent. Le médium s'endormit.

Après quelques minutes d'attente, la sonnerie se fit entendre, annonçant ainsi que le médium était levité. Un peu émotionnés par cette sonnerie subite, les secondes que dura cette lévitation furent mal calculées.

La chute du médium coupant le courant, la sonnerie s'arrêta.

Après quelques minutes d'attente, et en plusieurs fois nous obtîmes trois ou quatre lévitations de plusieurs secondes chacune ; la plus longue fut de huit secondes.

Puis, le médium s'étant réveillé, on fit la lumière et l'on constata que non seulement les ficelles attachant le médium n'avaient pas bougé mais que les cachets de cire reliant ces ficelles aux chaussures du médium et à la planche étaient tous intacts. L'expérience était concluante.

On examina ensuite le plateau du guéridon sur lequel on put voir l'empreinte de la pointe du crayon qui avait frappé de nombreux coups dans un faible espace, et un seul mot lisible : « Courage ». Le papier portait également ces mots, à peine apparents : « Patience, courage ».

Quant aux belles séances qu'a bien voulu donner au Cercle Allan Kardec le médium napolitain Eusapia Paladino les samedi 4, lundi 6, mercredi 8 et vendredi 10 janvier, nous considérons comme un devoir de publier la relation fort exacte qu'a bien voulu en faire M. Chevreuil, vice-président du Cercle Allan Kardec qui, lors de ces quatre séances, n'a cessé, avec M. le commandant Mantin, d'exercer sur le médium un contrôle effectif qui ne s'est point démenti un instant. Nous pouvons donc affirmer que, dans ces belles séances qui ont plongé plus de soixante assistants dans l'étonnement, Eusapia Paladino, opérant tour à tour à la lumière du gaz successivement atténuée puis dans l'obscurité, n'a pas donné lieu à la moindre suspicion.

EUSAPIA PALADINO

ET

Les Séances du cercle Allan Kardec

4, 6, 8 et 10 janvier 1908.

Enfin nous avons possédé chez nous, au cercle Allan Kardec, dans l'intimité de la rue Saint-Jacques, le célèbre médium Eusapia Paladino, et cela n'est pas un mince succès.

Saviez-vous qu'Eusapia était à Paris depuis de longs jours, enveloppée d'un mystère qu'on juge impénétrable ? Saviez-vous que voilà plusieurs années qu'elle vient dans notre capitale, sans que nul ait pu savoir dans quel but ? Il en est qui prétendent que des savants se sont occupés d'elle ; on a dit même que M. Curie avait vu ceci, que M. d'Arsonval avait vu cela, mais c'est bien improbable car, lorsque les savants voient quelque chose, ils le disent. C'est ainsi que les journaux d'Italie sont pleins de comptes rendus que leur communiquent les représentants de la science officielle ; or, les confrères parisiens sont d'une espèce trop voisine pour se manifester par une mentalité différente.

D'autres insinuaient qu'Eusapia avait servi de sujet d'étude, engagée par une société secrète, dont les réunions occultes se tiendraient rue de Condé. Cette nouvelle est invraisemblable, car la société en question a pour but l'exploitation des phénomènes psychiques ; or, le *Bulletin* consulté, contenait, de ci de là, quelques articles sur la psychologie des podophtalmes et des marsupiaux, mais, sur celle d'Eusapia, néant !

Il n'y a pas de plus grand mystère !... on a pénétré bien des secrets d'État, on a divulgué les papiers Montagnini, on a violé les secrets maçonniques, mais nul n'a pu percer le mystère de la Paladino. On a su ce qui se passait au Maroc, on a su ce que devenait Mac Lean, le caïd prisonnier de Raisuli, mais on n'a jamais su ce que devenait Eusapia dans Paris, ni de qui elle était prisonnière. Nous ne savons pas encore ce qu'il a fallu payer pour sa rançon ; toujours est-il que, le 31 décembre, elle est venue nous déclarer qu'elle était libre, et qu'elle venait, spontanément, au cercle A. K. pour fêter sa délivrance.

Dès le 4 janvier elle nous donnait une première séance.

Ce furent d'abord des petits soulèvements de table dans une lumière suffisante pour rendre impossible tout soupçon de fraude, puisque le côté soulevé ne présentait aucun contact avec quoi que ce fût.

Les attouchements commencèrent ensuite, voici comment : le médium

est adossé à un rideau mince et largement étoffé, au dedans se forment des matérialisations partielles qu'on ne peut pas voir, mais qui vous saisissent et que l'on peut saisir ; plusieurs de ces contacts, annoncés par le président qui tenait la main gauche du médium, eurent lieu pendant que les deux mains du médium étaient parfaitement visibles.

Jamais je ne me suis contenté de tenir la main droite qui m'avait été confiée, je pensais constamment à sa forme, j'étais toujours en contact avec la face palmaire, j'avais toujours conscience du côté du pouce, et de celui du petit doigt. En un mot, je pus toujours répondre de la main droite, et j'eus toujours soin que cette main fût isolée, c'est-à-dire qu'elle ne se rapprochât pas de la main gauche, ni de celle de son contrôleur.

Je la tenais ainsi lorsque se produisit un phénomène qui mérite d'être noté. Une petite cithare, placée sur le guéridon à l'intérieur du cabinet, se mit à vibrer, et nous entendîmes une petite mélodie très simple, qui se prolongea durant à peu près une minute. L'importance de ce fait consiste en ceci que si l'on suppose que la distraction d'un contrôleur ait pu quelquefois permettre un attouchement rapide, il est insensé de croire qu'une main a pu s'absenter tout le temps de la mélodie, reprendre sa place ensuite, et que le contrôleur ne s'en soit point aperçu.

Après plusieurs essais préparatoires durant lesquels la table se souleva, des quatre pieds, pendant quelques instants, une lévitation définitive se produisit, qui nous permit de compter jusqu'à 44. La lumière était suffisante pour se rendre compte qu'aucune main ne touchait la table.

A l'intérieur du cabinet se trouvait le guéridon du *oui-ja* ; il s'approcha lentement, se souleva et finalement fut hissé sur la table. Les attouchements continuèrent tandis que nous tenions bien les mains ; une main enveloppée du rideau s'avança sur mon front, les doigts écartés au-dessus de ma tête ; quelques frictions me rappelèrent le geste du coiffeur donnant un cham-poing, puis la main se retira.

Plusieurs personnes crurent voir des formes de mains, assez vagues, au moment des attouchements. Des taches lumineuses apparurent de temps en temps. Le rideau fut écarté et soulevé, du côté le plus éloigné du médium, alors que, du même côté, la main était bien tenue et contrôlée. Enfin chacune des personnes qui s'approchèrent du rideau, à la fin de la séance, purent toucher les mains mystérieuses qui agissaient au dedans ; plusieurs même reçurent de vigoureuses poignées de mains.

6 JANVIER. — Des phénomènes semblables se produisirent ; je dois dire cependant que cette séance fut malheureuse. Elle fut troublée par divers incidents. Au point de vue de la certitude elle eût été nulle, si d'autres séances n'avaient fortifié notre conviction. Voici ce qui se produisit :

Eusapia avait le plus grand désir de convaincre ; comme on lui présen-

tait un docteur quelque peu incrédule, elle tint à honneur de l'avoir auprès d'elle, elle le fit venir et lui abandonna le soin du contrôle.

Ce fut un malentendu regrettable, car si le désir d'acquérir une certitude personnelle était parfaitement légitime, celui de contrôler pour soi seul, dans une séance qui appartenait à tous, l'était beaucoup moins. Notre nouveau sociétaire n'avait pas encore étudié le spiritisme, il avait lu, je crois, le livre récent de M. Flammarion, il nous a donc récité, au sortir de la séance, les sempiternelles objections sur la substitution de mains.

Je le répète, l'objection est légitime, mais ce débat est usé. Je ne crois même pas que notre contrôleur improvisé ait pu constater la substitution de mains au cours de cette séance ; car cette manœuvre exige un rapprochement des mains et une superposition qui n'ont guère eu occasion de se produire. En tous cas, le docteur, s'il s'est défié de nous, ne peut pas exiger, de notre part, une confiance absolue dans sa clairvoyance.

Dans ces questions délicates, où l'on se passionne facilement, on a tôt fait de lâcher les rênes à l'imagination, et nous en avons un exemple célèbre. L'attitude prise par lui, ressemble singulièrement à celle que prirent les savants anglais aux séances de Cambridge. Or on sait que les dissertations d'Ochorowicz et de Richet ont réfuté cette méthode, et démontré son incorrection ; elles ont fait voir où peut conduire un état d'âme préconçu ; ces messieurs ont découvert, chez les savants de Cambridge, non seulement une oblitération du jugement, mais encore une altération au procès-verbal qu'il avait fallu corriger le lendemain, dans le but évident de le faire concorder avec une hypothèse systématique de fraude consciente. Voilà l'histoire d'hier.

En second lieu, le cercle Allan-Kardec est un cercle spirite. Les sociétaires y avaient fait venir Eusapia Paladino, non pour répéter des contrôles exercés, depuis vingt ans, par des hommes qui se nomment Lombroso, Ochorowicz, Aksakof, de Rochas, Ch. Richet, Maxwell, Flammarion, etc., mais pour étudier *de visu* la qualité de ces manifestations que beaucoup ne connaissent que par ouï-dire.

Le cercle Allan-Kardec reconnaît modestement que le témoignage de ses représentants n'aurait aucune valeur en regard des témoignages qui précèdent ; c'est pourquoi il avait promis au médium de le laisser libre de produire ses phénomènes.

Contre Eusapia, il n'y a pas d'accusation qui n'ait été formulée ; mais il n'en est pas, non plus, qui n'ait trouvé, du côté de la défense, des hommes autorisés. C'est un vieux débat qui dure depuis vingt ans ; débat légitime, mais notre nouveau sociétaire s'est trompé s'il a cru que son intervention pouvait faire la lumière ; en tout cas nous n'avions pas le temps, dans une séance de passage, de ressusciter cette vieille controverse.

Dans cette séance, les mêmes attouchements de mains se produisirent ; et,

bien que nous ne sachions plus à quoi nous en tenir sur la qualité du contrôle, nous croyons impossible que la main droite du médium ait produit les attouchements faits à sa gauche et à un mètre de son épaule.

Une dame fut invitée à s'approcher du rideau, on lui dit qu'un enfant l'y attendait, elle sentit des attouchements, la main gauche était tenue, le médium n'a certainement point fait les contorsions qu'il aurait fallu supposer si l'on veut qu'il ait joué cette comédie avec la main droite. La personne n'est pas une dame vulgaire, elle a prouvé tout dernièrement qu'elle n'avait pas de complaisances pour la fraude; elle déclare très sincèrement avoir senti une présence derrière le rideau, des mains qui la touchent, des bras qu'elle serre, je crois même des lèvres qui l'ont embrassée. Cela se passe près de la fenêtre, hors de la portée du médium. D'ailleurs sa confrontation avec l'entité invisible dure assez longtemps — un quart d'heure environ — pour qu'une comédie aussi grossière eût pu se jouer impunément, puisque le médium est toujours devant nous, visible, et en apparence tenu des deux mains.

On entendit ensuite quelques pincements de cordes, et la guitare se montra à l'ouverture du rideau. Mais Eusapia a décidément compris qu'on la contrôlait mal, elle connaît les dangers des états de trance, elle demande à prendre contact avec une autre personne, et le docteur est remplacé, à la droite d'Eusapia, par le voisin le plus proche.

Les phénomènes recommencent. Après quelques mouvements de table, on entendit des coups frappés, évidemment sans contact; des airs sifflés sont accompagnés en cadence. On aperçoit une main d'enfant sur la tête d'Eusapia; la guitare s'agite dans le cabinet, on veut qu'elle arrive jusque sur la table. Le médium répond qu'il est trop fatigué; mais, tandis qu'il se refuse et qu'il gémit, l'instrument apparaît subitement, par-dessus l'épaule du contrôleur de gauche et tombe sur la table.

Je pris cette guitare et la présentai au rideau, elle fut rejetée violemment sur la table. Je la repris encore et la présentai beaucoup plus loin du médium, j'éprouvai alors la sensation, très curieuse, d'un être formé derrière le rideau qui m'opposait une résistance, tantôt saisissant et tantôt repoussant la guitare. Plusieurs personnes tâtèrent encore les mains mystérieuses et la séance prit fin.

8 JANVIER. — Instruits par l'expérience de cette dernière séance, nous sommes fermement résolus à encadrer le médium. Le président prend le contrôle de la main gauche et me confie celui de la main droite.

Le médium n'a pas eu le temps de s'asseoir que le rideau se gonfle. Tous les objets sont parfaitement visibles, la table se soulève; aussitôt Eusapia élève ses mains à la vue de tous, nous élevons les nôtres, en même temps que je saisis les deux genoux. Mais la table se lève si haut, la lumière est si forte, le phénomène est si parfaitement évident, que cette précaution est

inutile. Dressée ainsi, sur les deux pieds les plus éloignés du médium, la table se balance et se traîne sur le sol, le bois gémit; ce soulèvement dure assez longtemps, dans ces conditions, pour que l'on puisse dire que l'évidence est absolue.

Il est bien plus difficile de prouver les attouchements, cependant nous sommes de ceux qui pensent qu'une observation attentive, aidée du simple secours des sens, est encore le meilleur élément de certitude.

Cependant, grâce aux conditions difficiles des expériences, rien n'est plus facile que de faire des hypothèses; remarquons seulement que celui qu'une mentalité fâcheuse confine dans cette méthode exclusive veut toujours être cru sur parole, il ne sent pas la nécessité de réfuter des expériences cent fois affirmées, ni celle de faire, par lui-même, la preuve de ce qu'il avance. Relisez dans le dernier ouvrage de Flammarion (p. 149), le rapport Antoniadi; c'est un monument d'illogisme, modèle de la négation pure, le chef-d'œuvre du genre.

Dans l'espèce il s'agit de savoir si des mains humaines se sont formées en dedans du rideau. Le problème doit donc se poser comme suit: — Y a-t-il eu des cas où la preuve ait été faite? — Oui, mais les contradicteurs ne veulent pas entendre que la question soit posée d'une façon aussi précise. Ils répondent invariablement: — J'ai vu ceci, j'ai soupçonné cela, sans se demander si leur soupçon est explicatif; je reconnais qu'il n'y a pas de moyen plus sûr de jeter la confusion dans le débat.

Pour moi, convaincu qu'il faut d'abord déterminer les faits avant de les expliquer, j'étais bien résolu à contrôler sans cesse et toujours. Je me suis bien posé la question: — Il y aura-t-il, ce soir, des cas où la preuve sera faite? Eh bien, je le déclare ici sur mon honneur, au cours de cette séance désormais mémorable pour moi, ma conviction a été faite. Dix à douze fois, au minimum, des attouchements ont été déclarés par les assistants, ou même sentis par moi, alors que je tenais la main droite du médium, et que je ne perdais pas de vue sa main gauche. D'autres fois, la main qui était dans la mienne étant incontestablement une main droite, mon bras libre est allé chercher la main gauche que je voyais dans la demi-lumière, et je l'ai tâchée jusqu'au pli du coude pour m'assurer qu'elle appartenait au médium.

Tant que nous avons été dans une lumière suffisante, j'ai renoncé à regarder autre chose que ces deux mains, que je pouvais contrôler simultanément. Je ne dis pas que ce contrôle ait été sans lacunes, je dis que, plusieurs fois, des phénomènes ont été déclarés dans le temps même où j'étais sûr de mon fait.

J'ajouterai que ces deux mains étaient distantes l'une de l'autre, de vingt à trente centimètres, et qu'elles n'ont jamais pu opérer le rapprochement, ou la superposition, qui sont le prélude nécessaire de la substitution.

Comme des mains se faisaient sentir derrière le rideau, je fis remarquer qu'un tel contrôle d'une part, et la distance du point où l'on sentait les mains d'autre part, constituaient un argument appréciable. Comme pour confirmer cette observation, Eusapia demanda que quelqu'un montât sur la table. M^{me} P..., vive et légère, voulut bien faire cette petite gymnastique, elle se dressa debout sur la table et, à une hauteur d'un mètre au-dessus de la tête du médium, elle présenta sa main au rideau. Je tenais la main droite, l'autre appartenait au contrôleur de gauche ; la main ouverte que M^{me} P... tendait en avant fut saisie et pressée amicalement entre *deux mains à plat*. Le médium était tassé sur sa chaise, il ne pouvait atteindre à cette hauteur.

Eusapia annonça quelqu'un derrière moi, bientôt, je sentis la pression, sur mon dos, d'une main dont l'action était progressive ; puis, ainsi qu'on flatte le cou du cheval, elle me frappa amicalement, tout le monde entendit les coups. Cette main n'était pas enveloppée du rideau, plusieurs personnes l'ont vue quoique faiblement. Un instant après le même geste se répétait sur mon épaule et la sensation que j'éprouvai fut celle venant d'en haut comme d'un homme debout qui, après m'avoir saisi pour faire sentir ses doigts, me tapotait l'épaule en manière d'approbation.

Notre président avait eu, avant moi, plusieurs de ces attouchements personnels ; je ne puis les analyser n'ayant reçu que la déclaration brève du contact ; mais je sais que, dans bien des cas, je voyais les deux mains. A un moment on fit, sur lui, le signe de la croix, on le refit sur moi un peu plus tard.

Au cours de ces quatre séances nous avons quelquefois espéré que John allait imprimer sa main ou son visage dans un plateau de mastic préparé à cet effet, nous n'avons pas réussi. De faibles marques de doigts que je ne réussis pas à imiter, ont laissé une trace légère, mais rien qui vaille la peine d'être conservé.

Enfin la mandoline résonna et fut apportée sur la table. J'invitai M. de W... à la présenter au rideau comme je l'avais déjà fait moi-même, en même temps je concentrais mon attention sur la main. On pince aussitôt les cordes puis on cherche à arracher l'instrument des mains de M. W..., finalement il le laisse aux mains d'une dame voisine, la force mystérieuse continue à lui disputer la guitare, qui fut reprise à l'intérieur du cabinet sans qu'on l'entendît tomber. Ce petit incident qui se passait tout prêt de la fenêtre ne permet guère de supposer l'intervention du médium, d'ailleurs bien contrôlé.

Enfin presque tous les assistants vinrent tâter les mains mystérieuses dans l'angle du rideau, puis la table frappe avec insistance pour demander moins de lumière. Nous avons assez contrôlé pour ce soir, je demande qu'on fasse l'obscurité.

Alors se passent dans l'ombre des manifestations que, d'après les exclamations des assistants, nous devons juger magnifiques. Il y a une présence auprès de la fenêtre. C'est notre président qui est favorisé, il est caressé et embrassé, puis c'est M^{me} P... qui est très affirmative. C'est une tête d'enfant qu'elle a sentie et embrassée, elle a senti ses mains et ses deux bras, de ses deux mains à elle, elle a palpé son visage ; nous n'entendons que leurs exclamations attendries, l'émotion est à son comble.

Pour moi qui ne puis connaître exactement la nature de sensations qui ne m'atteignent pas, je m'occupe du médium ; il s'est effondré sur mon épaule, il est inanimé, toute agitation a cessé, la tête est sur ma poitrine, son bras droit étroitement lié à mon bras et à ma main gauches ; tandis que la manifestation continue je romps la chaîne pour aller chercher le bras gauche d'Eusapia que je rencontre sur la table, inerte. Je le saisis et le ramène vers moi, car le contrôleur de gauche me paraît absorbé par son émotion. Dans cette position j'entends encore des exclamations, Eusapia est sur moi, comme un cadavre, sa tête sur ma poitrine, ses deux mains dans les deux miennes.

La séance se termine dans cette position. Je fais remarquer l'immobilité du médium puis je demande qu'on entr'ouvre légèrement les rideaux, une lumière suffisante reparait, et j'insiste auprès de mes voisins pour qu'ils constatent la posture d'Eusapia qui est celle qu'elle avait tout à l'heure, durant la fin de la manifestation car elle n'a pas encore bougé.

10 JANVIER. — Cette dernière séance fut aussi belle que la précédente, toutefois le soulèvement de la table et le gonflement du rideau s'accusèrent beaucoup moins rapidement. Eusapia retira ses mains de la table, elle leva son poing et frappa, en l'air, des coups simulés ; des coups frappés dans la table lui répondirent. Tous ceux qui étaient assis autour de la table répétèrent ce simulacre les uns après les autres, rythmant les coups, chacun selon son caprice, et toujours, quel que fût l'opérateur, la table fit écho.

Un petit meuble étroit, sorte de guéridon étagère, apparut bientôt sortant du cabinet où il se trouvait. Nous voulûmes le saisir par-dessus la tête du médium, mais il nous fut arraché violemment. Ce fut ensuite un tambour de basque qui nous fut apporté ; rendu au rideau, il fut repris par une main mystérieuse sans qu'on l'entendît tomber. De nombreux attouchements se produisirent encore alors que notre attention était concentrée sur les mains. La forte main de John me frappa encore dans le dos ; je ferai remarquer que, n'étant pas du même côté de la table que le médium, je faisais face à son côté droit ; or je fus coiffé d'une main qui me couvrit la tête dans la position suivante : la paume était sur ma nuque, tandis que le bout des doigts venait couronner mon front. Comme il ne me serait pas possible de croire que je ne tenais pas la main droite, il est également impossible de

concevoir, dans nos positions respectives, une main gauche s'appliquant ainsi sur mon crâne.

Mais voici plus fort. Ma chaise est remuée, je soulève les pieds pour me faire plus lourd, ma chaise craque sous moi, on m'attire, on me fait pivoter, ma chaise décrit un quart de cercle et, dans ce mouvement, mon coude vient toucher le coude du médium dont je tiens toujours la main droite. Je tourne la tête, la silhouette d'Eusapia m'apparaît dans l'ombre ; sa tête est en arrière, son épaule droite, abaissée, semble faire le mouvement nécessaire pour attirer ma chaise qui se déplace en effet. Je suis stupéfait, car je sens bien la main droite et le bras, nous sommes pouce contre pouce, coude contre coude, je ne sens pas de secousses dans le bras, et cependant l'épaule du médium semble faire le mouvement qui m'attire. Si quelque autre avait tenu le bras, je n'aurais pas cru à son contrôle, suis-je donc obligé de me croire moi-même ? Je pèse 180 livres, après avoir été traîné sur ma chaise, je suis repoussé, par l'épaule, assez fortement pour perdre l'équilibre et tomber sur mon voisin, je me raccroche à la chaise, elle est basculée, secouée, en même temps je suis frappé et coiffé de la grosse main, enfin *passé à tabac* suivant l'expression d'un voisin. L'inclinaison de ma chaise est telle que je dois toucher la terre du pied, aussitôt la chaise est arrachée de dessous moi et transmise de l'autre côté de la table aux personnes qui sont près de la fenêtre.

Le médium est agité, énervé, mon contact le fait souffrir ; il saisit la main d'une personne plus éloignée, je profite de ce que je suis ainsi libéré pour tâter le dos d'Eusapia, pour atteindre son bras gauche par derrière. — Sa sensibilité est-elle extériorisée ? — C'est possible ; elle paraît vraiment souffrir, elle se lamente, ou profère, dans son jargon italien, des imprécations contre moi. Peu à peu, je ressaisis le contrôle, mais ma main unie à celle de mon voisin fait un double contact qui paraît devenir, pour elle, insupportable ; je finis par prier mon voisin de me rendre la main, car nous ne parvenons plus à nous comprendre.

Alors se produisirent les faits culminants de la soirée, ce sont des présences derrière le rideau. Une dame est appelée par une apparition qui est là, le fantôme a parlé ; nous l'entendons tous distinctement appeler : ma fille !.. la bouche d'Eusapia est près de mon oreille, car sa tête est en ce moment sur moi, aucun doute n'est possible. La réponse ne s'est pas fait attendre : ma mère ! ma mère... ! Ce fut instantané ; naturellement l'émotion de la personne est à son comble, nous ne percevons plus que des exclamations : embrasse-moi !... encore !... encore. !! etc... Bref, la conviction de cette dame d'avoir touché sa mère est inébranlable, elle a senti sa tête, elle a été tenue et pressée entre ses deux bras, elle a été embrassée, elle a senti ses lèvres, elle a entendu sa voix. D'autres personnes s'approchent

du rideau et peuvent toucher l'apparition, celle-ci, ou d'autres, je ne sais.

L'agitation du médium est à son comble, cela contraste avec la soirée précédente où, durant le même ordre de phénomènes, il était immobile.

Enfin le médium épuisé s'affaisse sur sa chaise, inanimé, la séance est finie. Pas tout à fait, voilà la mandoline qui s'envole, elle résonne au-dessus de nos têtes, je lève les yeux et je la vois parfaitement. décrivant une courbe horizontale, bien loin de la portée du médium. Eusapia veut se lever de sa chaise, elle ne peut plus se soutenir; je l'aide à se mettre debout, une dernière fois elle étend les bras, tout le monde s'est levé, la table s'élève à la hauteur de notre menton et retombe lourdement.

Tout le poids d'Eusapia retombe sur mes bras; je réclame une chaise et l'y laisse tomber doucement. On commence à sortir, une faible lumière pénètre dans la salle où plusieurs personnes entourent le médium inanimé. A cet instant même, une dame déclare que la mandoline est venue voltiger autour d'elle, elle m'appelle, et je constate que la mandoline est sur ses genoux, il a fallu qu'elle traverse toute la largeur de la salle.

Telles furent, autant que nous en pouvons rendre compte, ces magnifiques séances. Nous remercions Eusapia Paladino; nous nous félicitons d'avoir pu saisir une occasion aussi rare; malheureusement nous n'avons pas pu offrir toutes nos séances gratuitement; nous nous excusons auprès de ceux de nos sociétaires que le sort n'a pas favorisés. Cependant tous ont pu assister à une séance au moins.

Puissent ces résultats faire comprendre le but et les avantages de notre Cercle, dont le principal sera d'avoir créé un asile sympathique pour les médiums, et une installation pratique pour les recevoir.

Faute d'une installation semblable, tous ces faits ne pourraient être divulgués. Nous aurons encore d'autres séances intéressantes. D'ici peu, peut-être, doit venir le médium anglais, Cecil Husk; enfin Miller dont on avait mis en doute la visite annoncée, nous donne des espérances pour cet été.

Nous faisons appel à tous ceux qui pensent que la divulgation de ces faits constitue l'argument invincible à opposer aux doctrines déprimantes du matérialisme moderne. Nous sollicitons leur appui et nous espérons leur adhésion au cercle Allan-Kardec.

L. CHEVREUIL.

Batailles de l'Idée

Vraiment, si l'observateur impartial, en considérant les grandes époques de fécondité intellectuelle, pensante et artistique qui marquèrent les étapes progressantes de l'humanité, constate qu'elles correspondirent toujours à

la possibilité de la culture et de l'expression de la valeur physique, psychique et intellectuelle de la Femme; s'il remarque qu'elles ne furent limitées que par les limites mêmes imposées à ses facultés et par le nombre restreint des sujets féminins cultivés; qu'en conséquence la qualité et la vigueur de la manifestation psychique et intellectuelle de la Femme sont le critérium de la puissance d'expression de l'humanité terrestre, de ses productions, de ses acquêts intellectuels, artistiques et moraux, il comprend que le travail effectué à l'heure actuelle par la vie dans l'effervescence sociale, prépare une réelle et grandiose régénération humaine...

Aussi est-ce avec une émotion intense, avec un sentiment de joie infinie, que l'âme et l'intelligence formulent cette affirmation, devant le « devenir » qu'ils pressentent et aperçoivent...

Que sera, que pourra donc l'humanité, procédant de générations prochaines, si, pour leur procréation, l'esprit se forme et parfait, dès maintenant, une matrice féminine humaine d'une qualité, d'une puissance de réceptivité, d'absorption et d'assimilation telles, que, déjà, elle soit capable de contenir et de projeter, par quelques femmes, avec la synthèse et l'analyse de la vie planétaire et minérale terrestre, avec la genèse, l'évolution et la lutte des idées à travers le temps et l'espace et dans le moment présent, la conception de l'épanouissement rationnel de l'amour et de la religion scientifico-sociale qui sera son corollaire ?...

Que ne peut-on attendre de l'ère nouvelle, quand, dès l'aube de sa liberté de penser tout haut et d'agir, la Femme, pierre angulaire de tout ordre social évolutionnel, s'empresse de distinguer et d'accumuler les éléments qualitatifs et psychiques conquis, libérés et manifestés par le passé, ne songeant à s'en pénétrer, à en saisir le sens profond et vivant, que pour en faire le tremplin, la résistance solides du nouveau chemin à frayer, avant que d'entreprendre et d'accomplir le travail qui incombe à l'humanité consciente, organisatrice de la vie sociale, enfin rationnelle ?

Écoutez parler les Femmes qui pensent. Suivez-les dans le champ librement choisi des spéculations, des œuvres rénovatrices... C'est *la vie* dans ses trois domaines : naturel, rationnel et spirituel, qu'elles interrogent et qu'elles explorent, n'ayant qu'un but : la conquête de la valeur et de l'harmonie du couple humain dans ses deux facteurs pour qu'ils accomplissent sur la Terre, par la Terre, en même temps qu'elle, et dans une suite de générations éduquées à cet effet, l'œuvre sacrée de l'évolution rationnelle ; car, elles le sentent et le savent, c'est cette évolution seule, exigeant dès maintenant la réalisation consciente de la Femme, de qui naissent les deux sexes, qui permettra à l'Esprit et à l'Amour, libérés de l'entrave des forces minérales dont l'humanité aura fait ses moyens d'action intelligente, de produire enfin, avec

les fleurs et les fruits d'une fécondité humano-divine consciente, la rayonnance d'une radioactivité psychique et pensante, vivifiante, dont toute la planète Terre bénéficiera ; tandis que les acteurs et les facteurs de ce progrès, véritablement décisif dans l'évolution humaine et terrestre, goûteront les joies délicieuses du véritable Amour et de la libération de l'Esprit, lesquels accompliront en eux leur conjonction intime... Or, cette conjonction c'est le triomphe de la *Vie* sur le monde minéral ; elle est, pour les humains qui le rendent possible, qui y participent en toute conscience, en tout désintéressement, la récompense du devoir accompli *selon la loi* (« Dura lex, sed lex ») par une longue suite de générations dont ils sont le chef-d'œuvre humain terrestre.

Certaines époques florissantes, qui restent des étapes fameuses et célèbres dans l'histoire humaine, furent une éclosion de ces êtres supérieurs, rendue possible par des conditions d'évolution rationnelle respectées comme elles le furent chez les Israélites depuis Moïse, et chez les Grecs anciens. Mais l'humanité s'ignore et elle sacrifie et annihile elle-même ses forces vives et manifestées naturellement. Elle ne sait ni les reconnaître ni les comprendre. Que ne pourrait être son travail si elle savait sentir, voir, entendre, comprendre et reconnaître, en un mot si elle savait aimer *la vie* en action progressante... dans les humains qu'elle manifeste ! Savoir aimer la vie, dans son action évolutionnelle, s'unir à elle pour qu'elle triomphe de l'erreur, tout le secret de la science de vivre est là... quel que soit le travail à faire par l'individu pour qu'il arrive avec elle à vaincre... quel que soit le nombre de passages qu'il lui faudra subir pour arriver au but...

Cette vérité doit briller. Et c'est la femme qui, dans l'ère nouvelle, doit la rendre vivante en l'occident tout en conquérant sa place sociale et en acquérant sa valeur humaine, féminine et individuelle.

Qu'on ne croie pas que ce que veulent les femmes d'avant-garde qui font cette profession de foi ne soit qu'utopie irréalisable. C'est la vie même, c'est l'idéal de bonheur vers lequel l'humanité aspire, vers lequel tous les efforts de son élite masculine et féminine devraient tendre et converger... Quelques humains en pourraient déjà connaître la douceur et l'infinitude par l'amour et répandre autour d'eux la vie supérieure qui émane d'elles, s'ils n'en étaient empêchés et meurtris par des lois faites pour gouverner des bêtes de somme et des esclaves, par les habitudes de penser et d'agir qui en résultent, par l'ignorance ambiante qui fait l'infériorité du niveau évolutionnel général, enfin s'ils n'étaient heurtés, voire brisés et supprimés, par les éléments brutaux et actifs des révolutions partielles de la planète et des humains en évolution ; éléments lancés comme des forces aveugles et sourdes contre tout ce qui ne suit pas le mouvement qu'elles veulent impérieusement imprimer sur l'heure.

Telles sont, trop brièvement résumées, les voies ouvertes à la spéculation du lecteur, par le roman scientifique *les Batailles de l'Idée*, dont M^{me} de Bezobrazow vient de supérioriser et d'éclairer la Pensée humaine.

Son œuvre littéraire (ce dernier travail, en particulier) est l'un des monuments de la Pensée féminine les plus caractéristiques qu'ait produits *l'esprit féminin libéré*.

Il fait la preuve indéniable et irréfutable de sa capacité d'embrasser et d'explorer, dans un large coup d'œil cependant scrutateur, profond et infatigable, toute l'histoire connue de la Pensée philosophique et religieuse, le passé aussi bien que l'état moral actuel si complexe, si agité de l'humanité pensante, et d'en extraire les arguments d'un plaidoyer admirable en faveur du *Féminisme spiritualiste* dont la fondatrice veut établir l'urgence et démontrer les bienfaits et qu'elle veut appuyer sur *l'Éducation de la croyance* pour donner les résultats sociaux et individuels qu'elle en espère.

Cette manière de plaider une cause est d'une envergure rare. Elle décèle une érudition dont l'instruction et l'intelligence ont tiré la quintessence tout en réalisant une espèce de *tabula rasa* sur laquelle la vie nouvelle devra savoir faire fleurir les éléments spirituels qui, dégagés des scories humaines, doivent conduire l'humanité et la planète à leurs fins évolutionnelles.

La plaidoirie en elle-même est des plus intéressantes et des mieux conçues. Sous la forme « roman » qui permet au style de parler tous les langages de la vie, par des personnages typiques et presque symboliques de l'idée qu'ils traduisent et défendent, l'auteur présente les idées qui se disputent actuellement la priorité dans l'orientation morale que doit adopter l'ère nouvelle.

Aussi est-ce la capitale de la Grèce, où l'esprit qui souffle de l'Athènes reconstruite n'est pas autre chose que celui-ci : « Peut-on ressusciter les dieux ? » aussi est-ce la Grèce, ce trait d'union de la pensée orientale et de la pensée occidentale, que M^{me} O. de Bezobrazow a choisie comme le terrain, le plus propice, en effet, aux « Batailles de l'Idée », à leur conflit actuel. C'est là que, venus pour élaborer les bases de « la Religion scientifique », pour chercher à créer « le lien d'un principe qui puisse réunir les hommes, dans une foi commune » en régénérant le Christianisme, des champions du Bouddhisme, de l'Occultisme, du néo-christianisme, de l'hellénisme intégral et du *Féminisme spiritualiste*, exposent avec éloquence au sein d'un cosmopolitisme pittoresquement et justement présenté, à la fois leur croyance respective et la part que chacun doit apporter à l'œuvre rénovatrice.

Un dialogue vif, des aperçus profonds et variés, toujours nettement dessinés comme les silhouettes des interlocuteurs, entre des personnages, hom-

mes et femmes, de toutes les nationalités, nous font pénétrer rapidement dans leur état d'âme particulier et dessinent l'étiage général. Une idylle vécue avec intensité par deux âmes d'élite, rend palpitant le drame de l'amour en marche, cherchant à la fois la solution du bonheur social et du problème moral et celle de la vie de fécondité psychique et spirituelle du couple complémentaire qui a pu se retrouver...

Sous la forte impulsion donnée par la femme aimée, dans l'ambiance de pensée haute créée par les régénérateurs du Christianisme *il* a compris ; *il* s'est rallié à l'œuvre à entreprendre et avec *elle*, *il* y consacrera sa vie en aimant de toutes ses forces nobles... Oui, ils feront *l'Education de la croyance* « s'accomplissant dans une sorte de rayonnement du monde visible et du monde invisible, établissant le vrai culte proclamé par la régénération du Christianisme ».

Ils étudieront « les moyens à employer pour préparer une humanité meilleure. Comment ? » En plaçant la connaissance de l'au-delà comme un fanal sur la route des siècles. En enseignant ainsi le sens de la vie. » En réunissant tous les spiritualistes indépendants qui veulent travailler à l'évolution normale de l'Humanité. Car c'est ainsi et en suivant l'idée christique initiale que se formera, pensent-ils, la Religion sociale, génératrice d'une organisation sociale rationnelle...

L'admiration que j'exprime ici pour l'œuvre de beauté et de bien entreprise par M^{me} de Bezobrazow me permet de signaler que le sens de la vie ne peut se comprendre, se chercher et se trouver dans la montée que s'il part du centre terrien, de la base minérale initiale elle-même. A mon sens, toute religion scientifique doit partir de là comme tout principe éducatif, même celui qui embrasserait la connaissance de l'au-delà comme couronnement. Je me permettrai aussi d'indiquer que la vérité de la vie qui a manqué dans ses bases au christianisme est la cause de sa faillite... Si les paroles du Christ sont sublimes et sont remplies d'un souffle humano-divin vivifiant, si en proclamant l'« Ecce homo » on le propose à l'humanité comme modèle, reconnaissons ensemble que, le prenant à sa naissance, mais nous cachant son mode d'éducation et ne nous le montrant plus que dans une activité d'apôtre, de guérisseur et de rénovateur humain et social, ce sont les côtés les plus positivement utiles à connaître pour les simples mortels qui doivent chercher à l'imiter qu'on ne leur fait pas voir.

Si tous les humains sont des Christs en marche et que le Christ soit leur modèle ; si c'est lui qui peut et doit rester leur exemple, rien de ce que furent les éléments, les moyens et les conditions de sa manifestation ne doit être laissé dans l'ombre : tout ce qui contribua à sa venue doit être observé, consigné et mis en pratique par les humains.....

Et c'est justement toute la partie vivante et physiologique de la cons-

tution de la qualité substantielle de la mère du Christ, c'est toute la fondation positive et terrienne, sa généalogie, sur laquelle s'appuie sa possibilité de manifestation, d'expression et de valeur d'action qui, négligée par les chrétiens, dans la compréhension de sa valeur pour toute manifestation humaine, leur ferma le sens christique véritable.

Regardons ensemble, pour que ceux qui veulent faire rayonner la vérité et la vie ne retombent pas dans les mêmes erreurs: le Christ, homme divin, conscient de son état et de ses pouvoirs, naquit d'une vierge, la plus pure, issue d'un noble, sain et normal atavisme. Il vit le jour chez un peuple, le seul qui, depuis des siècles l'attendit, s'y préparât, dans une sélection de substance prescrite par les lois (les Juifs ne devant pas épouser de femmes étrangères), *un peuple chez lequel toutes les femmes se croyaient appelées à donner le jour au Messie* et qui, entretenues dans cette pensée, considéraient la maternité comme une joie et un honneur sacrés... La généalogie du Christ remontait si loin et était si pure que Booz, âgé et sans enfant, en songe

. « Vit un chêne
« Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu.
« Une race y montait comme une longue chaîne ;
« Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu. »

Certes, pour faire « prendre » la religion chrétienne, il y a presque deux mille ans, il eût été inhabile de proposer à l'humanité barbare et inculte de suivre un tel chemin... C'était bien assez du chemin de la Croix à parcourir dans une vie...

Aimer, souffrir, mourir, tout de suite, dans la volupté et le trouble de l'héroïsme et l'espoir des récompenses célestes, cela se peut... mais savoir, vouloir, en attendant, en préparant dans les enfants, dans des humains « bien nés », des temples de la Vie pour plus tard, pour des Christs qu'on ne connaîtra pas, qu'on ne sera soi-même que dans un avenir lointain, qu'on ne fait qu'ébaucher en observant toutes les lois rationnelles de la sélection normale ! quelle foi scientifique une telle œuvre n'exige-t-elle pas ? De quel noble et haut amour ne procède-t-elle pas ? N'est-elle pas le point d'appui solide d'une évolution spirituelle désirée ?... N'est-ce pas elle qu'il faut proposer aussi comme base scientifique du nouveau spiritualisme et de la rénovation Humaine et sociale ?

Ces réserves faites, ou plutôt cette pierre apportée à la fondation, à l'édifice de vie qu'est la Religion sociale, et qui exige en outre et avant tout que la Femme prenne connaissance d'elle-même, on ne saurait trop répéter: Lisez « *les Batailles de l'Idée* ». Vous y trouverez avec plus de force de penser, avec plus de clarté d'âme et d'intelligence, des joies esthétiques réelles... Vous ferez un voyage avec une grande âme féminine, qui plus est,

avec l'ardeur d'une âme slave, pleine d'amour pour la réalisation rationnelle de sa patrie, la Russie, dont elle étudie la crise en philosophe, en politique, en poète aussi... en humain libre et réalisé pour tout dire... Vous regarderez la vie en comparant ce qu'elle pourrait être de par l'influence et l'action de tels humains coalisés pour le bien, et ce qu'elle est, livrée aux convoitises des forces brutales et ignorantes... Puis... vous serez conquis, attirés par le travail qu'exige le bon combat... Et, soyez sans crainte, la force de lutter et de vaincre que vous pouvez admirer chez M^{me} de Bezobrazow comme chez toutes les femmes qui se sentent les ouvrières de la vie, ne vous fera pas défaut. Elle est attachée à l'œuvre elle-même; elle se développe et se décuple en travaillant...

LYDIE MARTIAL,

Fondatrice du Féminisme Rationnel,
de l'Union de Pensée féminine,
de l'Éducation Humaine Rationnelle,
et de l'École de la Pensée.

NÉCROLOGIE

M. DAVIN (d'Alger).

Le 20 décembre dernier une foule importante et hétérogène conduisait, au cimetière de Mustapha-Alger, la dépouille mortelle de Joseph Davin, doyen des spirites algérois.

Tout Alger bien pensant connaissait ce vieillard septuagénaire, au front large et auréolé d'argent, dont le corps a disparu pour laisser l'esprit s'en retourner dans la Patrie, la Maison du Père aux innombrables demeures.

Davin était un penseur, un philosophe, un altruiste, un spirite. Aucune pensée élevée, aucun problème social, aucune œuvre philanthropique ne le laissait indifférent.

L'année 1900 le vit à Paris, non pour y admirer les inoubliables splendeurs de l'exposition mondiale, mais pour assister aux divers congrès ayant pour but l'étude des grandes et passionnantes questions d'amélioration politique, sociale et religieuse.

« *Du mieux et encore du mieux* », telle aurait pu être la devise de cet homme de bien qui a laissé un vide parmi les Algériens avides de lumière, de progrès, de justice et de bonheur; vide que l'on comblera difficilement. On cherchera longtemps, dans nos rangs, l'homme ou plutôt l'intelligence vraiment digne du droit de marcher à la tête des spirites de l'Afrique du Nord.

Les obsèques de notre doyen furent laïques et spirites. La porte cochère de la demeure était tendue de bleu avec, au frontispice, cette sensationnelle profession de foi : *Mourir c'est revivre.*

Le corbillard, très simple, disparaissait sous les plis d'un superbe drap bleu à soleil d'or avec devise : *Hors la charité point de salut.*

Pas de fleurs ni de couronnes.

Derrière le char, le fils du disparu ayant à ses côtés le gendre de notre doyen, instituteur plein d'avenir, disciple ou plutôt fervent étudiant de la doctrine kardéciste.

Les cordons du poêle bleu frangé d'argent étaient tenus par des membres de la société algérienne des Études Psychiques et du Comité algérien de propagande spirite.

Dans le cortège, nous l'avons dit, des ouvriers, des employés, des fonctionnaires, quelques dames, tous amis, disciples ou collègues de cet humble qui aurait pu recevoir, de la République, le salut militaire dû à tout cercueil sur lequel s'épingle la médaille militaire, récompense de longs et loyaux services.

Soldat, sous-officier, il le fut mais sans enthousiasme. Il plaçait la Patrie plus haut. Il la rêvait grande et belle. Grande par sa puissance morale. Belle par ses vertus.

Au cimetière, quatre discours furent prononcés :

Par M. Verdier, directeur des expériences de la Société des Études Psychiques, rédacteur en chef de la *Vie Future* ; belle dissertation tout à l'honneur de son auteur ; par M. Duteil, ami personnel du disparu ; par M. Legendre, adjoint au maire de la ville d'Alger et Président du syndicat des employés de la cité algéroise dont Davin était membre et doyen.

Enfin, M. Bouilly, secrétaire perpétuel du Comité de propagande a, dans un langage non dépourvu de poésie, retracé la vie de ce sage vers lequel allaient tant de louanges, dont la dépouille était si cordialement honorée.

« Davin était un maître, un maître un peu rigide, à la main bardée de fer, mais non dépourvu de nobles sentiments. Le dessus était rude mais le cœur était bon.

« Je fus son élève et c'est comme tel que je viens aujourd'hui, en cette solennelle occasion, déposer, sur ce cercueil, le sincère témoignage de ma profonde reconnaissance. »

Après ce préambule, M. Bouilly résume les discours précédents et ajoute :

« On nous a montré le disparu, spirite convaincu, lutteur infatigable, défenseur des nobles causes ; la cause des faibles contre les forts, de l'opprimé contre l'oppressur, de l'ouvrier réclamant plus de justice, plus de bonheur ; la cause de la vérité luttant contre le mensonge et le matérialisme.

« De tels hommes sont précieux parmi nous et leur départ est toujours entouré de vifs et sincères regrets.

« Développer son intelligence et l'élever jusqu'aux éblouissants sommets où la vérité rayonne intangible et superbe, combattre le mensonge, acquérir la foi, la foi virile et éclairée, aimer l'humanité, vouloir son bonheur, c'est là, n'est-ce pas, un bien bel idéal ? Tout Davin est résumé dans cet idéal.

« Ce but sublime n'a pas été atteint sans peines, sans efforts, sans tribulations, sans ennuis. Les plus belles roses sont entourées d'épines meurtrières ; qui veut jouir de leur splendeur, de leur parfum doit se déchirer la main et voir couler son sang. « *Bien faire et laisser dire* », telle était la devise du maître. Il poursuivait sa route sans détourner la tête, sans souci du sarcasme, sans défaillances, sans répit.

La péroraison de ce discours est à retenir.

« O enfants du disparu ! gardez au fond de vos cœurs la mémoire de l'homme qui, sorti des rangs du peuple, avait su se placer parmi l'élite des penseurs. Fils de ses œuvres il eut le sublime mérite de fuir l'orgueil et son hideux cortège. Humble il naquit, humble il vécut, humble il nous quitte. Travailleur, il le fut du berceau à la tombe. La mort n'est-elle pas venue terrasser cette verte vieillesse presque sur la brèche ? Sobre, économe, prévoyant, voilà trois qualités qui unies à tout le reste forment un bien bel héritage moral. Ce n'est pas tout. Le disparu laisse une mine d'or pur : ses livres. J'ai exploité cette mine aux côtés de votre vénéré père, j'y ai acquis une richesse : le Savoir, la Vérité, la Lumière. — Enrichissez-vous de la même manière ; ces trésors-là, ni les vers ni la rouille ne les rongent.

O mort qui êtes là, nous écoutant, nous souriant, inspirez à vos parents, à vos amis, à vos disciples, les nobles pensées et les grands dévouements..

.....Soyez encore et toujours le sage mentor, le Maître rigide, la belle et pure conscience que nous avons connus.

Allez au bonheur, vénéré maître, noble citoyen ; recueillez, en cet instant suprême, les hommages de vos disciples, de vos amis, les larmes de votre épouse, de vos enfants. Ce sont les gages de l'admiration et de l'amour que l'on vous témoignait jadis ici-bas, que l'on gardera à votre mémoire, que nous vous redirons tous avec bonheur quand, à notre tour, nous irons vous revoir. »

Il est superflu d'ajouter que des prières spirites ont été dites, à la maison mortuaire, devant un public très nombreux et recueilli (la rue Michelet est

une des artères les plus fréquentées de la ville d'Alger), au cimetière après la descente du cercueil dans la fosse désormais close sur ce qui fut l'enveloppe du bel esprit qui se nomma Davin.

JOSEPH D'ALGÉRIE,
de la *Vie Future*.

COMMUNIQUÉ

Lyon, le 2 janvier 1908.

La Crèche spirite reconnaissante adresse ses vœux à tous ses sociétaires et donataires anonymes et autres, elle leur dit: Merci à vous qui coopérez avec nous à l'œuvre d'amour fondée sous l'inspiration du Maître Allan Kardec.

L'enfance est l'espérance de l'avenir! pour elle sont tous nos vœux! Puisse bientôt s'élever l'Asile et l'École spirites où l'enfant pourra entrer au sortir de la Crèche. Ce vœu, bien des fois déjà nous a été exprimé: nous le faisons connaître. Espérons que parmi nous seront des frères préparés à consacrer à cet effort toutes les ressources de leur cœur et de leur intelligence.

Aimer le spiritisme c'est en admirer et aimer les principes! c'est mettre son ardeur à en répandre la connaissance. Les enseigner à l'enfant serait faire œuvre d'amour tendrement maternel car, en les divins principes de la survie, de la responsabilité des actes et des pensées, de la réincarnation, il n'y a rien qui dépasse les bornes de son intelligence, de sa raison et de son cœur dont, au contraire, ils favorisent doucement le développement.

Espérons que bientôt nous verrons la réalisation de ce vœu.

AVIS

Une de nos plus anciennes et fidèles abonnées nous prie de recommander très sérieusement M^{me} Anna El comme professeur de sciences psychiques et d'arts divinatoires. Elle donne aussi des consultations: chiromancie, magnétisme, tarots, etc.

Elle reçoit chez elle les lundi, jeudi, samedi, de 1 heure à 5 heures, 41, rue Mazarine, et se rend à domicile les mardi, mercredi et vendredi.

BIBLIOGRAPHIE

Pour devenir Occultiste.— *Premiers éléments d'Occultisme* par Joanny BRICAUD. In-18 de 72 pages, avec figures. Prix: 1 franc à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Petit ouvrage de propagande dont le titre indique assez l'objet. Il contient onze chapitres traitant successivement de l'*Historique sommaire de l'Occultisme*, de la *Théorie de l'Occultisme*, de la *Constitution de l'homme*, du *Corps astral*, du *Plan astral*, des *Éléments*, de la *Mort et de ses Mystères*, des *Auras et images astrales*, de l'*Occultisme pratique*; enfin, un *Petit vocabulaire* des termes les plus couramment employés et une *Bibliographie* donnant la liste des principaux ouvrages à étudier pour connaître à fond la matière de l'occultisme, termine cette intéressante description.

Pour combattre le mal de dents et les maladies de la bouche, favoriser la dentition, et éviter les accidents qui en sont la conséquence: *Hygiène et moyens préventifs*, par H. Durville. Prix: 1 franc.

Nous avons reçu le numéro de décembre 1907, de l'excellente revue de Barcellona *Luz y Union*. C'est une très intéressante publication destinée à l'étude des questions qui nous sont chères. Son texte est très varié et très documenté.

Avec le numéro de décembre *Luz y Union* a distribué, comme prime, à ses lecteurs, un volume des *Elementos de una nueva ciencia* (Éléments d'une nouvelle science), où l'érudit M. Mariano Ruth Sinué présente un résumé très précis et très clair du spiritualisme moderne.

Nous remercions notre confrère espagnol de son aimable envoi.

Nous ne saurions trop recommander aux lecteurs de la Revue un intéressant travail intitulé : *L'encyclique moderniste*. L'auteur de cet opuscule, en même temps qu'un philosophe et qu'un théologien, est un spirite convaincu dont le nom est connu dans le monde qui s'occupe des questions psychiques.

Exposées avec une netteté et une précision qui sont les caractéristiques de l'esprit de l'auteur, les affirmations dogmatiques de la dernière encyclique de Pie X apparaissent comme un défi au bon sens et à la raison humaine.

Par son style incisif et imagé, par la clarté de l'exposition, ce petit livre, à la portée de toute intelligence réfléchie, se recommande à ceux qu'intéressent les grandes questions philosophiques et religieuses.

En vente à la librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix : 1 fr. 25.

Les amours de Tristan et d'Iseut, poème dramatique, par LUDOVIC LOUBON. Une brochure in-12, 2 fr. — Société française d'imprimerie et de librairie (ancienne librairie Lecène, Oudin et C^{ie}), 15, rue de Cluny, Paris.

Quel lettré délicat, épris de vers finement ciselés et de rimes sonores, ne prendra plaisir à lire *les Amours de Tristan et d'Iseut* ? Dans cette œuvre, que publie aujourd'hui la Société française d'imprimerie et de librairie, l'enlumineur des *Images*, le poète de *De Domrémy à Reims* a dramatisé les principaux épisodes de la vieille légende.

Contrairement à tant d'autres qui en ont dénaturé l'esprit, parfois même l'action, l'auteur s'est attaché à suivre de plus près la fable primitive, et, de même que la fatalité guide aveuglément les héros de Sophocle et d'Euripide, comme l'atavisme, l'éducation et les milieux, par le jeu des passions qu'ils compriment ou déchaînent, dirigent à leur insu, et presque malgré eux, les personnages d'un roman moderne, ainsi le pouvoir mystérieux du philtre, qui domine le drame, ordonne, comme il les excuse, les actes de ces amants dont l'histoire fut, à elle seule, toute la poésie des temps chevaleresques.

Traité pratique d'hypnotisme et de suggestion thérapeutiques, procédés d'hypnotisation simples, rapides, inoffensifs à l'usage des médecins, pharmaciens, professeurs, instituteurs et des gens du monde, par M. Géraud-Bonnet, docteur en médecine de la Faculté de Paris ; licencié ès-sciences mathématiques et ès-sciences physiques ; ancien admissible à l'École Polytechnique, officier d'Académie ; médecin-praticien à Oran et Sidi-bel-Abbès (Algérie). — 2^e édition revue et augmentée. — Paris, 1907, 1 vol. in-18, 334 pages. Prix, 3 fr. 50. — Librairie J. Rousser, 1, rue Casimir-Delavigne et 12, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

La première édition de cet ouvrage, tirée à plusieurs milliers d'exemplaires, a eu un brillant succès. Il en sera de même de la deuxième, revue et corrigée.

Les questions qui se rapportent à la suggestion et à l'hypnotisme sont toujours d'actualité. Elles intéressent vivement la curiosité.

Les gens du monde trouveront dans ce traité des indications profitables qui leur permettront de se livrer à des expériences récréatives en toute sécurité et sans avoir à craindre d'accidents.

Les professeurs, les instituteurs, les pères de famille pourront utiliser des procédés simples et faciles pour corriger les défauts des enfants et perfectionner leurs qualités.

Le médecins y apprendront à soulager et à guérir bien des malades

qui, parfois, échappent à la médecine classique et s'adressent, en désespoir de cause, à des rebouteurs ou à des charlatans.

L'ouvrage, écrit dans un style sobre, clair et précis, est rendu intéressant par un grand nombre d'anecdotes et d'observations qui en font, tout à la fois, un livre de lecture et d'instruction à la portée de tous.

Le Dr J. FIAUX vient de publier un travail des plus intéressants qui a pour titre : **Comment réussir dans la vie?** L'auteur base ses conseils sur la volonté dont il nous indique les moyens multiples de l'éduquer et de la mettre en harmonie avec nos facultés intellectuelles et physiques. Il nous conseille d'établir le plan de notre vie de manière qu'elle puisse être la plus utile et la plus bienfaisante à nous-mêmes et aux autres; il veut que nous possédions un idéal, la foi en soi-même; il nous met en garde contre la peur et la timidité qui paralysent les plus nobles efforts, contre l'esprit chagrin, l'envie et la jalousie qui sont les pires ennemis de la volonté; il nous affirme que le calme pratiqué suivant sa méthode, plusieurs fois par jour, donne un bien-être particulier; on domine mieux son corps et l'esprit est plus clair. M. Fiaux indique un secret des Hindous qui consiste dans la pratique de la respiration lente qui double la puissance de travail corporel, triple nos facultés intellectuelles et quadruple notre énergie morale; il nous parle des désirs, de l'auto-suggestion, de la concentration de pensée, de l'intérêt, de la mémoire, de la réflexion et du recueillement, des protections et des faveurs, de l'attraction sociale; il termine son étude, pleine de conseils faciles à mettre en pratique, par ces mots: Pour bien réussir dans la vie ayons toujours présent à l'esprit et au cœur cette devise: *Je suis! je peux! je veux!* — 1 vol. in-18, prix 0 fr. 75, contre mandat adressé à la librairie H. Daragon, 30, rue Duperré, Paris, ou Librairie P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.